



ACTE IV, SCÈNE XII.

EULALIE GRANGER,

DRAME EN CINQ ACTES ET EN SEPT TABLEAUX.

Par M. de Rougemont,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 6 mai 1837.

PERSONNAGES.

M. GRANGER (Financier).
M^{me} GRANGER (Mère noble).
EULALIE, leur fille (Jeune premier rôle).
M^{me} LAROCHE (Soubrette ou Duègne).
CELESTINE, sa fille (Ingénue, jeune première).
CHARLES, son fils (Jeune premier).
LE BARON DE RONÇAY (Premier rôle marqué).
DUBREUIL, laquais (Premier comique).

ACTEURS.

M. MOISSARD.
M^{lle} GEORGES CADETTE.
M^{me} ADOLPHE.
M^{me} AUSTUC.
M^{lle} CLARA-STÉPHANIE.
M. SUBVILLE.
M. ALEXANDRE.
M. RAUCOUST.

PERSONNAGES.

BERNARD, grevère (Troisième amoureux).
JACQUES, jardinier (Troisième rôle en grande utilité).
ÉTIENNE, laquais du baron (Deuxième comique).
HENRIETTE, modiste (Utilité).
JULIEN, garçon grevère.
JEAN, domestique de M. Granger.
MONNERON, notaire.
DAVIAU, notaire.

ACTEURS.

M. ÉMILE.
M. TOUCHARD.
M. VIMOT.
M^{me} LEQUEUX.
M. ALBERT.
M. FOUCHÉ.
M. HÉBERT.
M. CHARLES.

L'action a lieu en 1822, 1823, 1824 et 1825. Les trois premiers actes se passent à Paris, les deux derniers à St-Quentin.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon meublé à l'antique ; deux tables sur le devant. Porte à gauche du spectateur, et grande porte au milieu, dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

JEAN, CÉLESTINE, M^{me} LAROCHE.

M^{me} LAROCHE, à Jean en entrant. Et vous dites que ma sœur n'est pas chez elle ?

JEAN, entrant aussi. J'ai dit à madame

que, pour l'instant, M^{me} Granger était à sa toilette.

M^{me} LAROCHE, avec ironie. Sa toilette... elle ne doit pas être longue... (À Jean.) Dites-lui toujours que c'est moi, sa sœur, M^{me} Laroche, qui désire la voir et l'embrasser.

CÉLESTINE, à Jean. Que demain est arrivée du Havre ce matin... et que sa première visite a été pour ma tante.

JEAN, à Célestine. Oui, madame.

Il sort par la porte à gauche.

SCÈNE II.

CÉLESTINE, M^{me} LAROCHE.

CÉLESTINE, souriant. Madame... (A sa mère.) Vous ne direz pas que celui-là me trouve trop jeune pour entrer en ménage?

M^{me} LAROCHE. Ma chère Célestine, aussitôt après avoir reçu ta lettre et celle de ma sœur, je suis partie du Havre, et me voici.

CÉLESTINE. Oh! je vous en remercie! CÉLESTINE. Mais je ne puis pas te le dissimuler... le mariage dont vous me parlez toutes les deux me contrarie.

CÉLESTINE. Pourquoi cela, maman?... j'ai dix-huit ans, M. Bernard en a vingt-sept... depuis un an que je le connais, son caractère ne s'est pas démenti, et j'ai eue temps d'apprécier ses bonnes qualités... j'ai eu plus d'une fois l'occasion de m'apercevoir qu'il y avait entre nous deux une grande sympathie; ce qu'il veut, je le veux... ce que je désire, il se mettrait en quatre pour me le donner.

M^{me} LAROCHE, avec dédain. Ce n'est toujours qu'un ouvrier.

CÉLESTINE. Un artiste... comme moi... M. Bernard deviendra un des premiers graveurs de Paris; il a déjà une fort belle clientèle... il est estimé, honoré pour son talent... on le considère beaucoup dans son quartier.

M^{me} LAROCHE. Tout ce que tu voudras, mais il n'est pas riche.

CÉLESTINE. Il l'est assez pour moi qui ne porte envie à la position de personne... Mais vous croyez donc que la fortune, c'est le bonheur?

M^{me} LAROCHE. Ça y ressemble beaucoup.

CÉLESTINE. M. Bernard n'est pas riche, il est mieux que cela... il est honnête, rangé, travailleur, économe... demandez... demandez à ma tante.

M^{me} LAROCHE. Ta tante, ta tante... ne ferait pas la même sottise que moi... elle ne consentirait pas à donner sa fille à un homme sans fortune... ta cousine Eulalie fit un bon mariage, c'est nini qui te le dit... un mariage d'argent... elle lui fera,

et toi, tu végéteras!... (Souriant.) Ce n'est pas l'embaras, ta mère n'a pas été plus heureuse... Ma sœur, elle, a épousé un homme de commerce... ayant un beau magasin, rue Saint-Denis, au coin de la rue Saint-Sauveur, bien tenu, bien achalandé... et puis son mari savait faire ses affaires... toujours des demoiselles de boutique jeunes et jolies... ça ne rend pas la marchandise meilleure, mais cela fait vendre quelques aunes de ruban de plus... Mais moi, j'avais épousé un commis... un employé de la guerre... une machine à écrire, sans énergie, sans ambition... j'avais beau lui dire tous les ans : Fais-toi donc augmenter, monsieur Laroche, demande douc des gratifications; il y a des places vacantes; sollicite, intrigue, intrigue, fais comme tout le monde, imite tes chefs... impossible de le décider... je l'ai connu à cent louis d'appointement, il est mort à mille écus... et encore l'avait-on réformé au bout de vingt-neuf ans pour n'avoir pas de pension à lui payer.

CÉLESTINE. Mon pauvre père!...

M^{me} LAROCHE. Ah! M. Laroche était bien né homme de bureau... c'était l'exactitude et la discrétion en personne... il a changé cinquante fois de patron, et jamais je n'ai su de sa bouche le nom de son ministre... Ah! le gouvernement pouvait avoir confiance en lui.

CÉLESTINE. Il était si bon?... si modeste!...

M^{me} LAROCHE. Oui, et tu tiens bien de ton père pour te contenter de peu... Ah! Dieu! si j'avais donc épousé un de ces hommes comme j'en vois tant!... actifs, remuans, intelligens, qui arrivent on ne sait par où, ni comment... mais enfin qui arrivent... et qui à chaque bouleversement accrochent toujours quelque chose... c'est un de ces hommes-là qu'il m'aurait fallu... c'est un homme comme cela qu'il te faudrait. Si j'étais à ta place... je partirais pour le Havre, j'y passerais cinq à six mois... il y a là des négocians fort riches... qui sont garçons... et qui te conviendraient beaucoup mieux que ton M. Bernard.

CÉLESTINE. Mainan, je l'aime.

M^{me} LAROCHE. Tu l'aimes, ce n'est pas un raisonnement... l'amour n'a qu'un temps, et le mariage dure toute la vie.

CÉLESTINE. Voici ma tante.

SCÈNE III.

CÉLESTINE, M^{me} GRANGER, M^{me} LAROCHE.M^{me} GRANGER vient de la porte à gauche.M^{me} GRANGER. Eh ! bonjour, ma chère Angélique !... (*Elles s'embrassent.*) En vérité, l'air de la Normandie te fait du bien... je te trouve rajeunie.

CÉLESTINE. C'est ce que j'ai dit à maman.

M^{me} LAROCHE. En province on mène une vie si tranquille... les émotions sont si rares... on n'use pas sa santé comme à Paris.M^{me} GRANGER. Oui, mais maintenant que tu y es, à Paris, tu ne nous quitteras pas de sitôt...M^{me} LAROCHE. Vous savez, ma sœur, ce qui m'y amène.... l'entêtement de ma fille !... il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison.

CÉLESTINE, avec douceur. Allons, maman, ne cherchez pas à tourner contre moi l'esprit de ma tante... elle sait tous mes secrets ; je lui ai confié mes sentiments... elle les approuve.... ma tante a questionné M. Bernard.... elle a pris les informations les plus minutieuses sur sa conduite, et partout elle a entendu faire son éloge.

M^{me} GRANGER. C'est vrai, ma sœur.... moi aussi je m'intéresse au bonheur de cette chère enfant... je ne souffrirai point qu'on la sacrifie... mais je ne pense pas que l'on puisse trouver à redire à son choix. Ce M. Bernard appartient à une famille d'honnêtes gens ; il a un assez bel établissement au Palais-Royal, mille écus de loyer, j'ai vu les quittances ; il a du bien à lui revenir du côté de sa mère, qui vit encore... enfin c'est un brave garçon qui m'a paru fort aimable, fort gai... et il faut bien que nos filles se marient un peu pour elles.... Quand nous étions jeunes, nous avons épousé des jeunes gens.M^{me} LAROCHE, toujours avec sécheresse. Vous, ma sœur... mais M. Laroche a toujours eu cinquante ans pour moi... il n'était pas plus jeune quand je l'ai épousé que quand je l'ai perdu... Enfin vous le voulez toutes les deux... il faut se rendre... et consentir... dans le fond je n'ai rien à objecter contre ce M. Eugène Bernard, sinon que j'aurais préféré... un négociant, un propriétaire.

Célestine passe au milieu et va embrasser sa mère.

CÉLESTINE. Oh ! maman, que vous êtes bonne !.... et que je vous aime !... votre refus m'aurait fait bien de la peine.

M^{me} LAROCHE. Mais souviens-toi d'une chose... si tu n'es pas heureuse dans ton ménage, ne t'en prends qu'à toi seule... et ne viens pas te plaindre... je ne t'écouterai pas...

CÉLESTINE. Des plaintes !... moi !... jamais !

M^{me} LAROCHE. Nous verrons.M^{me} GRANGER. Célestine ?

CÉLESTINE. Ma tante ?

M^{me} GRANGER. Fais-moi le plaisir d'aller à la pension de ta consue... tu prieras M^{me} Duchesne de la laisser venir avec toi... j'ai à lui parler.CÉLESTINE. Oui, ma tante. (*A sa mère.*) Maman, je vais faire dire à M. Bernard que vous êtes arrivée... je veux qu'il reçoive de vous-même le consentement à notre bonheur.... je suis sûre qu'il vous aimera comme un fils.

Elle sort avec gaieté.

SCÈNE IV.

M^{me} GRANGER, M^{me} LAROCHE.M^{me} GRANGER, souriant. J'ai bien peur qu'au lieu d'une noce nous en ayons deux.M^{me} LAROCHE. Deux !... et comment ?..M^{me} GRANGER. Eulalie !...M^{me} LAROCHE. Vous la mariez ?..M^{me} GRANGER, avec importance. Ou me la demande.M^{me} LAROCHE avec sécheresse. Quelqu'un de comme il faut ?M^{me} GRANGER, avec orgueil. Un baron.M^{me} LAROCHE, avec jalousie. Du faubourg Saint-Germain ?M^{me} GRANGER. De la rue de la Michodière.M^{me} LAROCHE. Alors ce n'est pas de la vieille noblesse.M^{me} GRANGER, vivement. C'est de la bonne, cinquante mille francs de rentes.M^{me} LAROCHE, avec un peu d'envie. Ah ! Dico... ma sœur, êtes-vous heureuse !M^{me} GRANGER. Cela n'est pas encore fait, ma chère amie.M^{me} LAROCHE. Oui, mais cela se fera.M^{me} GRANGER. Je l'avoue que j'en ai bien envie.M^{me} LAROCHE. Tout vous réussit, à vous !M^{me} GRANGER. Quelquefois... pas toujours.M^{me} LAROCHE. Qu'est-ce qui vous a donc manqué ?

M^{me} GRANGER. Et ces soixante mille francs que nous avons perdus à la faillite de ce maudit notaire de la place des Victoires!

M^{me} LAROCHE. Vous l'avez bien voulu... je vous ai assez dit : Prenez garde. Les notaires ne sont pas plus solides que les architectes, ils font banqueroute comme des agens de change !... du moment que les Français sont égaux... les notaires ne valent pas mieux que les autres.

M^{me} GRANGER. C'est cette perte-là qui nous a décidés à réunir ce que nous avions et à ne plus courir de chances.

M^{me} LAROCHE. Et, pour comble de bonheur, vous avez vendu votre fabrique de rubannerie le double de ce qu'elle vous avait coûté... Quatre-vingt-six mille francs un fonds de rubans !... Je sais bien que le gouvernement en fait une grande consommation... mais ce n'est pas une raison pour qu'ils renchérissent à ce point-là !... Votre campagne de Pierrefitte... vous l'avez eue pour rien... Enfin, il n'y a pas jusqu'à votre fils aîné, Gabriel... qui est mort chef de bataillon... et moi, le mien est toujours maréchal-des-logis.

M^{me} GRANGER. Ma pauvre Angélique, tu l'as conservé !...

M^{me} LAROCHE. Oui, c'est une grande consolation ; mais c'est pour dire qu'il y a des gens heureux qui viennent à bout de tout ce qu'ils entreprennent... Vous avez envie, ma sœur, que votre fille soit baronne, elle le sera... je vous le garantis... c'est fort agréable pour les parens de pouvoir mettre ses enfans dans la noblesse...

M^{me} GRANGER. Tu sais les sacrifices que nous avons faits pour l'éducation d'Eulalie... des maîtres de toute espèce... Nous n'avions plus qu'elle, et, sans avoir ce qu'on appelle une fortune, nous possédions heureusement les moyens de lui faire apprendre bien des talens d'agrément.

M^{me} LAROCHE. M. Laroche n'a jamais voulu qu'il fût question de tout cela pour sa fille... Un état... un état, disait-il : on ne sait pas ce qu'il peut arriver... il faut qu'une femme puisse se suffire à elle-même et qu'elle ne soit à charge à personne... Heureusement que Célestine avait du goût pour le dessin... et que nous avions des connaissances à la manufacture de Sévres.

M^{me} GRANGER. Célestine peint sur porcelaine comme un ange ! elle a exposé au dernier salon un vase de fleurs qui aurait fait honneur à M. Jacotot.

JEAN, entrant par la gauche. Madame, monsieur vous fait dire que M. le baron de Ronçay est arrivé. Ces messieurs vous attendent.

M^{me} GRANGER. J'y vais.

M^{me} LAROCHE. Ronçay ? Est-ce que ce n'est pas un ancien général ?...

M^{me} GRANGER. Justement !... un ami de Dubreuil ; tu l'as vu chez nous, autrefois... il y a long-temps... à l'époque de la conscription de mon pauvre Gabriel ; il a été son colonel... Nous l'avions perdu de vue... mais, il y a six semaines, nous l'avons rencontré au bal du préfet de la Seine... Il fallait voir comme il regardait Eulalie... tout le temps qu'elle a dansé il ne l'a pas quittée des yeux ; il nous a reconduits dans sa voiture... il est venu s'informer de notre santé le lendemain... il nous a invités à aller passer quinze jours à son château... enfin, avant-hier, il a positivement demandé la main d'Eulalie...

M^{me} LAROCHE. Alors, c'est une affaire arrangée ?

M^{me} GRANGER. A peu près. Je n'ai pas besoin, ma chère Angélique, de te dire que ta chambre et ton cabinet sont toujours vacans. (Elle l'embrasse.) Jean ? (Le domestique paraît.) Préparez l'appartement du second pour ma sœur... (Jean sort.) Tu ne quitteras Paris qu'après le mariage de nos enfans.

(Elle sort par la gauche.)

SCENE V.

M^{me} LAROCHE, seule.

Voilà comme dans les familles il y a toujours des privilégiés... Grâce à son mariage... ma nièce Eulalie va devenir une grande dame... bien riche, bien considérée... et ma pauvre Célestine sera tout simplement la femme obscure d'un graveur... elle n'aura aucun des plaisirs, des jouissances, des honneurs qui attendent sa cousine... En vérité... je ne sais qui me tient de retirer ma parole et mon consentement... ma fille est jeune... jolie... et elle trouvera toujours bien un parti comme celui qui se présente pour elle... Dans tous les cas, je ne serai pas témoin d'une différence de position qui me blesserait... et aussitôt la noce, je reprends la route du Havre.

SCENE VI.

DUBREUIL, M^{me} LAROCHE.

DUBREUIL. Et de quelle noce parle donc M^{me} Laroche ?

M^{me} LAROCHE. C'est vous, monsieur Dubreuil !...

DUBREUIL. Depuis quand à Paris ?

M^{me} LAROCHE. Depuis ce matin.

DUBREUIL. Et vous parlez déjà d'une noce ?...

M^{me} LAROCHE. Comment ! vous ne savez pas cela... vous n'êtes pas dans le secret... vous, le banquier de la maison ?

DUBREUIL. Ma foi, non, je ne sais rien, je ne me doute de rien. Granger est passé chez moi ce matin... ne me trouvant pas, il a laissé un petit mot... il m'a fait entendre qu'il avait besoin de fonds... j'ai cru qu'il s'agissait d'une opération sur la rente... ou qu'il prenait un intérêt dans quelque entreprise.

M^{me} LAROCHE. Une fort belle opération... il marie sa fille.

DUBREUIL. Eulalie ?

M^{me} LAROCHE. Eulalie...

DUBREUIL. C'est une enfant, elle est toujours en pension.

M^{me} LAROCHE. Elle en sortira, comme on sortait autrefois du couvent, pour signer son contrat de mariage...

DUBREUIL. Encore faut-il qu'elle fasse connaissance avec son futur... qu'elle sache s'il lui convient.

M^{me} LAROCHE. Du moment qu'il convient au père et à la mère...

DUBREUIL. Cela ne suffit pas... les enfants ont aussi leur goût, qui n'est pas toujours celui des parents.

M^{me} LAROCHE. Puisqu'on vous dit qu'il est millionnaire.

DUBREUIL. C'est déjà une fort belle qualité.

M^{me} LAROCHE. Eh !... vous le connaissez ?...

DUBREUIL. Je le connais.

M^{me} LAROCHE. C'est un de vos anciens amis.

DUBREUIL. A moi !

M^{me} LAROCHE. A vous !.. le baron de Ronçay.

DUBREUIL. Le vieux baron de Ronçay... alors donc c'est une plaisanterie !

LE BARON, *entrant à gauche, qui a entendu*. Non, mon cher Dubreuil, ce n'est point une plaisanterie.

M^{me} LAROCHE. Là ! quand je vous le disais !.. (*Saluant.*) Monsieur le baron, j'ai bien l'honneur... je suis la tante de la future.

Le baron lui prend la main et la conduit galamment jusqu'à la porte à gauche.

SCENE VII.

DUBREUIL, puis LE BARON.

LE BARON, *revenant*. J'épouse M^{lle} Granger.

DUBREUIL. Tant pis.

LE BARON. Pourquoi ?

DUBREUIL. C'est une folie pour toi... un malheur pour elle.

LE BARON. Un malheur !

DUBREUIL. Très-grand.

LE BARON. Et comment sera-t-elle malheureuse avec un homme qui ne veut que son bonheur ?

DUBREUIL. Tu as cinquante-cinq ans.

LE BARON. Et je ne les cache pas... j'en aurais soixante, que ce ne serait pas une raison pour renoncer au mariage.

DUBREUIL. A cinquante-cinq ans on épouse une veuve de trente ans ou une vieille fille de trente-six qui a passé l'âge des illusions, et l'on n'épouse pas un enfant de dix-sept ans.

LE BARON. Je l'aime.

DUBREUIL. Tu l'aimes parce qu'elle est jeune, jolie... pleine de grâces et de fraîcheur... peut-elle prendre sa revanche... et avoir les mêmes raisons pour t'aimer ?

LE BARON. M^{lle} Granger est une personne honnête, sage, fort bien élevée...

DUBREUIL. D'accord.

LE BARON. Qui a des principes sûrs...

DUBREUIL. Les principes ne peuvent rien contre les passions... Les principes n'ont jamais empêché les accidents.

LE BARON, *avec humeur*. Parce que tu n'as pas trouvé à te remarier.

DUBREUIL, *galment*. Moi !.. avec mes cinquante-huit ans, ma perruque noire, mon cabriolet jaune et mes dix-huit mille livres de rentes... j'aurais, depuis mon veuvage, épousé vingt femmes si je l'avai voulu... des mères de famille très-respectables m'ont fait la cour pour le compte de leurs filles, ne perdant jamais l'occasion de louer devant elles mon caractère, ma maison de campagne et le bonheur dont a joui ma défunte... Je le confesse à ma honte... j'ai été sur le point de me laisser prendre à cet innocent mariage, et de faire la même sottise que toi... Mais je me suis arrêté à temps.

LE BARON. C'est que tu n'aimais pas.

DUBREUIL. Si parlent, j'aimais !.. j'aimais... comme on peut aimer à notre âge, après avoir donné et repris son cœur cinq ou six fois dans le cours de sa vie... La

jeune fille était charmante, et il n'aurait tenu qu'à moi de croire qu'elle n'avait aucune répugnance.

LE BARON. Et cela ne t'a pas engagé ?

DUBREUIL. Après avoir admiré sa figure... j'ai regardé la mienne... j'ai été effrayé de la différence. Cet effroi salutaire nous a sauvés tous les deux... J'ai été passer trois mois à ma campagne.... j'ai fait une guerre à outrance au gibier des environs... j'ai bouleversé mon parc, démolì, rebâti ma maison... démeublé, remeublé les appartemens, abattu et planté je ne sais combien de milliers d'arbres, m'occupant, me fatiguant, m'étourdissant, et je ne suis revenu à Paris que lorsque j'ai su que M^{lle} Gerbier s'était mariée à un jeune intendant faillitaire qu'elle aime, dont elle est aimée, et avec lequel elle sera beaucoup plus heureuse qu'elle ne l'eût été avec moi.

LE BARON. Je ne serais pas capable d'un pareil acte de courtoisie... je suis d'ailleurs convaincu que M^{lle} Granger a de l'amitié pour moi.

DUBREUIL. Regarde... tu n'oses pas dire de l'amour.

LE BARON, avec un peu d'humeur. L'amour... l'amour viendra.

DUBREUIL, vivement. Pour un autre.

LE BARON, se fâchant. Dubreuil !

DUBREUIL, avec malice et gaieté. Écoute : il y a long-temps que nous nous connaissons ; je t'ai connu que tu n'avais ni rentes, ni titres, ni cordons, et tu n'en valais pas moins pour cela ; tu as fait la guerre, j'ai fait la banque ; le hasard et les circonstances nous ont tantôt réunis, tantôt séparés... mais notre amitié a toujours été franche et sincère... Eh bien ! je ne sais point cacher la vérité à mes amis... or voici l'horoscope de tout ménage où le mari a trente ans de plus que sa femme. Si la jeune fille est faible et timide... elle sera en butte aux caprices d'un mari qui lui inspirera plus de crainte que d'amour ; si, au contraire, elle est légère, coquette, elle tyranniserà son époux et le rendra malheureux !... Dans ces mariages-là il y a toujours une victime, souvent deux... quelquefois trois... Au surplus épouse... je serai là, le premier jour, pour signer au contrat et embrasser la mariée... et six mois après... je serai encore là... pour la plaindre... ou pour te consoler.

Il entre à gauche.

LE BARON seul. Ce diable de Dubreuil a toujours été original !... comme si le danger était le même pour tout le monde.

CÉLESTINE, de la coulisse. Ma tante... nous voici !.. (*Elle entre avec Eulalie par la porte du fond ; elles sont surprises de voir le Baron.*) Ah !.. (*Elles lui font la révérence.*) Pardon, monsieur, j'avais laissé ici M^{me} Granger, et je croyais l'y retrouver à mon retour.

LE BARON, à Eulalie. Mademoiselle, je quitte à l'instant M^{me} votre mère... Dans l'entretien que nous avons eu ensemble, il a beaucoup été question de vous. Vos parens ne sont occupés que de votre bonheur, et je m'estimerais heureux si les projets qu'ils ont formés obtenaient votre assentiment.

Il salue et sort.

SCENE VIII.

EULALIE, CÉLESTINE.

CÉLESTINE. Qu'est-ce qu'il dit donc, ce monsieur-là ?

EULALIE. C'est la personne dont je t'ai parlé... ce monsieur qui a été si poli, si prévenant au bal de la préfecture, et qui me faisait rougir toutes les fois qu'il me regardait.

CÉLESTINE. Tu ne l'avais pas revu ?

EULALIE. Une fois, le lendemain de la fête, puis je suis retournée à ma pension... mais maman m'a dit que depuis il était venu plusieurs fois à la maison, demandant toujours de mes nouvelles... mon pauvre frère a autrefois servi sous ses ordres... c'est en quelque sorte un ancien ami de la famille.

CÉLESTINE. Alors cela m'explique l'intérêt qu'il prend à ton bonheur.

EULALIE, gaiement. Parlons du tien... te voilà bien heureuse ; tu te maries.

CÉLESTINE. C'est un bonheur qui ne tardera pas à l'arriver.

EULALIE. Voilà déjà plusieurs de mes compagnes, de mes amies de pension qui se marient ; Louise Groumeau, qui a épousé ce riche banquier de la rue Grange-Batelière... sa noce était bien belle... que de bijoux !.. que de diamans !.. les belles toilettes !.. le joli bal !.. Eh bien ! je me suis encore plus amusée au mariage d'Esther Pellier, qui a épousé son cousin le procureur du roi... j'ai dansé... j'ai dansé à en être malade, je n'ai pas manqué une seule contre-danse !.. oh ! j'espère bien aussi danser à la tienne.

CÉLESTINE, souriant. A charge de revanche.

EULALIE. Mais, quand je me marierai, tu seras une femme raisonnable... une

mère de famille, et les mères de famille, ça ne compte plus pour la danse.

CÉLESTINE, *souriant*. Les mères de famille forment quelquefois un fort joli corps de réserve auquel on est bien aise d'avoir recours... entendez-vous, mademoiselle?

EULALIE. Tu ne sais pas pourquoi maman m'a fait demander?

CÉLESTINE. Non, je l'ignore.

EULALIE. C'est peut-être pour me faire sortir de pension.

CÉLESTINE. Tu en serais fâchée?

EULALIE, *gémant*. Au contraire, je m'y fâche, surtout à présent que mes meilleures amies n'y sont plus... oh! je l'avoue, je serais bien contente si je ne retournais plus à ma pension.

SCENE IX.

M^{me} GRANGER, EULALIE, CÉLESTINE.

M^{me} GRANGER. Ah! te voilà, ma fille!...

EULALIE. Oui, maman.

Elles s'embrassent.

M^{me} GRANGER, *à sa nièce*. Célestine, M. Bernard est avec ta mère.

CÉLESTINE. Je cours lui porter du renfort... Maman l'a bien reçu, n'est-ce pas?

M^{me} GRANGER. Oui, très-bien.

CÉLESTINE. J'étais sûre qu'en le voyant elle changerait d'opinion à son égard... je crois, ma chère Eulalie, que tu peux à l'avance retenir tes danseurs.

Elle sort gémant.

SCENE X.

M^{me} GRANGER, EULALIE.

M^{me} GRANGER, *regardant sa fille*. Est-elle grande!

EULALIE. Tu trouves?

M^{me} GRANGER. Tu vas vraiment la taille d'une femme.

EULALIE. J'en connais de plus petites que moi.

M^{me} GRANGER. Ma chère enfant, je t'ai fait venir pour causer avec toi.

EULALIE. Eh bien! maman, me voici, crisons.

M^{me} GRANGER. Ton père et moi commençons à nous faire vieux, l'un ou l'autre nous pouvons te manquer un de ces jours.

EULALIE. Mon Dieu! maman, pourquoi donc avoir de pareilles idées?... vous et mon

père vous vous portez à merveille... et j'espère être encore pendant long-temps à l'abri d'un pareil malheur.

M^{me} GRANGER. Si nous venions à mourir tous les deux, qui te recueillerait? qui te protégerait?... le sort d'une femme seule est bien à plaindre!... dans toutes les circonstances de la vie elle a besoin d'un guide, d'un appui.

EULALIE. N'avons-nous pas des parents, des amis?

M^{me} GRANGER. L'ami d'une femme, c'est son mari... et ton père et moi, après y avoir bien réfléchi, nous aurions envie de te marier.

EULALIE. Me marier!... moi! et avec qui?... je ne connais personne.

M^{me} GRANGER, *éclatant*. Au dernier bal de la préfecture, tu n'as pas remarqué quelqu'un?...

EULALIE. Comment!... est-ce que ce serait avec ce vieux monsieur?

M^{me} GRANGER, *avec importance*. Le général est un fort bel homme.

EULALIE, *avec un petit ton boudeur*. Il a des cheveux blancs.

M^{me} GRANGER, *vivement*. On en a à tout âge, mon enfant... cela ne prouve rien... le général est un homme qui a de belles propriétés et qui t'aime beaucoup.

EULALIE. Est-ce qu'on peut aimer une personne que l'on n'a vue qu'une fois?

M^{me} GRANGER. Deux!... il t'a vue aussi toute petite... ce n'est pas une connaissance d'un jour... et puis, mon enfant, il est fort riche.

EULALIE. Et nous, maman, est-ce que nous ne sommes pas riches aussi?

M^{me} GRANGER. Ma pauvre fille, qu'est-ce que c'est que sept à huit mille livres de rentes dans un temps comme celui-ci... à une époque où tout le monde veut briller, où la fortune est le premier de tous les mérites?... c'est presque une misère honorable.

EULALIE. Tu m'as pourtant fait élever avec ce qu'il y a de mieux... avec des filles de ducs, de receveurs-généraux... enfin, dans une des premières pensions de Paris?

M^{me} GRANGER, *vivement*. Parce que l'éducation est la première vertu d'une femme, et qu'elle offre souvent un excellent moyen d'établir ses enfants... quand on a de l'éducation, des talents, on n'est déplacée nulle part... on peut épouser un maréchal de France.

EULALIE, *souriant*. S'il se présente.

M^{me} GRANGER. Le général a été fait baron par Napoléon, il est de la première no-

blesse de l'empire... sous la restauration, il s'est livré à des spéculations qui lui ont valu des bénéfices immenses; et puis c'est un homme si doux, si aimable, si rempli d'attentions, de prévenances.

EULALIE. Eh! mon Dieu, mamao, quoad je veux obtenir quelque chose de toi, est-ce que je ne suis pas plus gentille qu'à l'ordinaire?... je me contrefais un peu pour avoir en ma possession ce que je désire... M. le baroo agit peut-être comme moi.... il se contrefait peut-être aussi un peu....

M^{me} GRANGER. Il te reconnaîtra dix mille francs de rentes... en l'épousant.

EULALIE, surprise et contente. Dix mille francs de rentes, à moi!

M^{me} GRANGER. Oui.

EULALIE. Dont je pourrais disposer!

M^{me} GRANGER. Sans doute. Voyons, là... entre nous, est-ce que tu ne serais pas bien contente d'avoir une voiture à toi?..

EULALIE, enchantée. Oh! si!

M^{me} GRANGER. Des laquais... une livrée... d'habiter l'hiver un bel hôtel à Paris.... l'été un beau château à la campagne... où tu recevrais ton père, ta mère... toute ta famille, qui jouirait de ton bien-être, qui serait fière de ta position?... La fortune, mon enfant, c'est la vie.... c'est le bonheur! c'est la paix dans un ménage... avec elle on a tout, du respect, des amis, de la considération. Cinquante mille livres de rentes, mon enfant, c'est le paradis sur la terre!

EULALIE, avec un petit mouvement d'orgueil. Horicette Dornuesson qui est si orgueilleuse d'en avoir épousé vingt-cinq!..

SCENE XI.

M^{me} GRANGER, EULALIE, GRANGER.

M^{me} GRANGER. Eh! arrivez donc, monsieur Granger... et venez embrasser M^{me} la baronne de Ronçay.

GRANGER. J'étais convaincu que ma fille serait raisonnable.

EULALIE, avec embarras. Mais ce monsieur.... je le connais à peine, si j'allais ne pas l'aimer?

GRANGER. Ne pas l'aimer!.. un homme qui te comble de biens... qui t'appelle à l'honneur de porter son nom, de partager sa fortune, qui fait de toi une baronne... ne pas l'aimer!... c'est impossible.

EULALIE. Vous croyez?

M^{me} GRANGER. Mais, ma chère Eulalie... que peuvent vouloir un père et une mère, si ce n'est le bonheur de leur en-

faut?... Crois-tu donc que, si nous n'étions pas certains d'avance que tu seras heureuse... ooust'engagerions à accepter M. le baroo de Ronçay pour ton époux?... loin de là, nous serions les premiers à le refuser.

EULALIE. Oh! oui, je suis bien persuadée que vous m'aimez, que vous ne voulez que mon bonheur... je dois m'en rapporter à votre amitié, à votre expérience.

ÉTIENNE, entrant avec un commissionnaire. De la part de M. le général baron de Ronçay.

Le commissionnaire dépose la corbeille, et sort avec le laquais.

GRANGER, regardant sortir Étienne. Une belle livrée!...

M^{me} GRANGER, courant à la corbeille. Voyons!... voyons!... Oh! les belles choses! un écrio!... (L'ouvrant.) Superbe!

EULALIE. Oh! les beaux diamants!

M^{me} GRANGER. Ils sont à toi!...

EULALIE. À moi!... ces beaux bracelets... ce diadème?...

Elle l'essaie.

M^{me} GRANGER. Uo... deux... trois cachemires de l'ode.

EULALIE. Trois cachemires!...

M^{me} GRANGER. Vas-tu être heureuse!...

EULALIE en déplaçant un. Il est bien plus beau que celui d'Hoorine.

M^{me} GRANGER. Et une bourse!... d'un travail!...

EULALIE. Remplie de Napoléons!.. oh! qu'il y en a!..

GRANGER. Crois-tu maintenant que tu pourras l'aimer?

EULALIE, avec candeur. Je ferai mon possible.

SCENE XII.

M^{me} GRANGER, EULALIE, M^{me} LAROCHE, GRANGER.

M^{me} LAROCHE. Eh bien! ma sœur, dans les familles un bonheur ne vient jamais tout seul... mon fils est arrivé.

GRANGER. Charles!

EULALIE. Mon cousin!...

M^{me} LAROCHE. Il est dans les honneurs... sous-lieutenant!

EULALIE. Officier!...

M^{me} GRANGER. Tu vois qu'il ne faut jamais désespérer.

M^{me} LAROCHE. Le gouvernement se conduit fort bien avec lui; pourvu que cela dure... Il est dans ce moment au ministère... et va bientôt recevoir pour signer au contrat de sa sœur.

EULALIE, *joyeuse*. Et au mien!

GRANGER. Oui, car j'avais tant de confiance dans le bon sens de ma fille... dans sa soumission aux désirs de ses parents... que j'ai prié Dubreuil de prévenir mon notaire et de venir avec lui.

M^{me} LAROCHE, *avec un peu d'importance*. M. Bernard doit nous amener le sien.

EULALIE. Oh! ici... ici!... n'est-ce pas, papa?... les deux contrats se signeront en même temps, les deux noces n'en feront qu'une... ce serait charmant!

M^{me} LAROCHE, *agrement*. Reste à savoir si M. le baron ne se trouvera pas scandalisé de la réunion!... un graveur... et un général!...

EULALIE, *galemment*. Est-ce qu'ils ne sont pas cousins?... est-ce que Célestine ne serait pas venue à ma noce, et moi à la sienne?... Il faut que mon mari fasse connaissance avec toute la famille... Mon cousin est militaire? mon mari le protégera.

M^{me} GRANGER. Chânnante enfant!...

M^{me} LAROCHE. Viens.. viens!... que je t'embrasse!... voilà comme j'étais dans ma jeunesse!...

SCENE XIII.

M^{me} GRANGER, EULALIE, LE BARON,
M^{me} LAROCHE, GRANGER.

Le baron salue de la porte.

M^{me} GRANGER, *va au-devant de lui*. Approchez, approchez, mon gendre...

LE BARON. Ah! madame!... (*A Eulalie.*) Mademoiselle... puis-je espérer que vous daignerez confirmer un titre si doux?

EULALIE, *avec timidité et regardant son père et sa mère*. Monsieur, dans une circonstance aussi grave, j'ai dû me conformer à la volonté de ma famille et m'en rapporter à la sagesse de mes bons parents.

LE BARON. Ah! mademoiselle, vous me rendez le plus heureux des hommes... je voudrais avoir des millions pour les déposer à vos pieds.

M^{me} LAROCHE, *à part*. Il s'exprime très-convenablement... quand mon gendre pourra-t-il parler comme cela?

GRANGER. Général, vous êtes accoutumé aux victoires, ce triomphe ne doit pas vous étonner.

LE BARON. Je n'en ai jamais remporté qui m'ait fait éprouver autant de plaisir!

M^{me} GRANGER. Savez-vous que votre corbeille est magnifique?

LE BARON. J'ai tâché de la rendre digne de celle à qui je l'offrais.

SCENE XIV.

M^{me} GRANGER, CHARLES, EULALIE,
LE BARON, M^{me} LAROCHE, GRANGER.

CHARLES, *en officier*. Eh! bonjour, mon oncle. (*Il lui donne la main.*) Bonjour, ma tante, vous permettez... (*Il l'embrasse.*) Et la petite cousine?...

Il va pour l'embrasser.

M^{me} GRANGER, *l'arrêtant*. Doucement... devant son mari!

CHARLES. Ma cousine est mariée!... et je n'en ai rien su.

EULALIE. Non, mon cousin; mais on me l'a mariée aujourd'hui.

GRANGER, *montrant*. Avec M. le baron de Ronçay.

CHARLES. Ah!... mon général!...

LE BARON, *à Charles*. Vous servez?..

CHARLES. Dans le 4^{me} de dragons, en garnison à Sirasbourg.

EULALIE. Vous êtes bien aimable, mon cousin, d'arriver juste au moment de mon mariage... vous serez mon premier garçon de noces...

CHARLES. Avec plaisir, ma cousine...

EULALIE. J'ai un compliment à vous faire... l'épaullette vous va supérieurement!...

M^{me} LAROCHE. Ils ont été assez longtemps à la lui donner!... on était plus expéditif sous Napoléon... il en pleuvait, des épaulettes!... mais à présent que le gouvernement a la fureur de ne pas vouloir se battre!

GRANGER. D'après les progrès de la civilisation, la paix n'est pas un état naturel...

LE BARON. Un de ces jours nous aurons une bonne guerre!...

CHARLES. Dieu le veuille!

EULALIE. Pour vous faire tuer, n'est-ce pas?

CHARLES. Pour me distinguer et mériter l'étoile des braves.

LE BARON. Bien, bien; jeune homme!

SCENE XV.

M^{me} GRANGER, CHARLES, EULALIE,
LE BARON, MONNERON, DUBREUIL, M^{me} LAROCHE, GRANGER.

DUBREUIL. Je suis de parole, mon cher Granger, je vous amène mon notaire... j'ai été le chercher au corps-de-garde.

MONNERON, *en habit de garde national*. Dix minutes plus tard il me trouvait en faction, et je n'aurais pu quitter. (*Montrant Eulalie et Charles.*) C'est sans doute pour ces deux jeunes gens? mariage d'amour...

M. GRANGER, *montrant le baron*. Non, monsieur, voilà le futur.

MONNERON. Mariage raisonnable.... ce sont quelquefois les plus heureux!

DUBREUIL, *gaiement*. Sème un peu de flatterie pour bonifier tes honoraires.

SCENE XVI.

LES MÊMES, CÉLESTINE, BERNARD, DAVIAU.

CÉLESTINE, *de la porte*. Maman?

M^{me} LAROCHE. Qu'est-ce?

CÉLESTINE. M. Bernard est là avec le notaire, faut-il les faire entrer?...

EULALIE, *vivement*. Oui, oui... c'est convenu.

MONNERON, *à lui-même*. Un second notaire!

EULALIE. C'est pour ma cousine... elle se marie aussi... et vous ne pouviez pas faire les deux contrats.

Célestine, Bernard, Daviau entrent et saluent.

MONNERON, *à part*. Je suis le mieux partagé.

DUBREUIL, *à Célestine*. Eh! eh! petite sornioise, vous ne m'aviez rien dit de ce mariage... M. Bernard, vous ferez beaucoup d'envieux.

M^{me} GRANGER, *à Monneron*. Places-vous ici, M. le notaire.

M^{me} LAROCHE, *à Daviau*. Vous, là...

M^{me} GRANGER. Et, en attendant l'arrivée des témoins, vous prendrez les noms des futurs; vous établirez les conventions... les donations...

DUBREUIL, *souriant*. Tous les articles du marché...

Eulalie, le Baron. M. et M^{me} Granger, entourent leur notaire. Célestine, Bernard, M^{me} Laroche sont autour de la table de Daviau; Charles et Dubreuil sont au milieu.

CHARLES, *regardant Eulalie*. Qu'elle est jolie ma cousine!... comme deux années l'ont changée à son avantage!...

DUBREUIL. On dirait que le petit cousin a de l'ambition.

EULALIE, *répondant à une question du notaire*. Dix-sept ans et demi.

LE BARON, *de même*. Cinquante-cinq ans.

DUBREUIL. Passés!...

DAVIAU, *à M^{me} Laroche*. Et vous donnez, madame, à M^{lle} votre fille?...

M^{me} LAROCHE. Je donne... je donne... tout ce que je peux... mille écus.

BERNARD. Ah! madame...

CÉLESTINE. Pourquoi ne dites-vous pas ma mère?

BERNARD. Ma mère... je les accepte avec reconnaissance.

CÉLESTINE. Votre femme ne vous fait pas riche... mais elle espère vous rendre heureux.

MONNERON, *au baron*. Ainsi les dix mille francs de rentereturneront aux parents cas de mort?...

DUBREUIL. Est-ce que tu profites de l'occasion pour faire ton testament?

MONNERON. Vous savez que, dans ces actes-là, nous sommes obligés de prévoir tous les cas.

DUBREUIL. Oui, je sais qu'il n'y a rien de triste comme un contrat de mariage. À chaque ligne il y est question de mort et d'argent...

CHARLES. C'est pourtant vrai, ce que vous dites là, monsieur Dubreuil. Si jamais je me marie, je ne serai point de contrat de mariage, ce sera toujours cela de gagné.

CÉLESTINE. En attendant, monsieur le raisonneur, venez lire et approuver le mien.

Charles va lire le contrat.

SCENE XVII.

LES MÊMES, INVITÉS, JEAN.

JEAN, *annonçant de la porte*. Monsieur de Mauroy.

LE BARON. Ah! voici nos invités!

Le comte de Mauroy entre, salue M. et M^{me} Granger. Le baron va au-devant de lui.

JEAN, *annonçant*. Monsieur et madame Flamanchet.

Ils entrent, saluent. La famille Laroche va au-devant d'eux.

DUBREUIL, *sur le devant de la scène*. La droite... et la gauche bien distincte... il n'y a ici que moi de juste-milieu.

JEAN. Le général Bernier de Luçon.

Il entre, salue la famille Granger.

JEAN. Monsieur Triguénot.

La famille Laroche lui fait accueil.

JEAN. Monsieur le chevalier de Saint-Pierre et madame Dolbreuse.

Ils entrent et sont reçus par le général.

JEAN. Monsieur Brécha, sapeur de la douzième légion.

Tout le monde finit par se mêler, se parler et ne plus former qu'un groupe.

DUBREUIL. Les grands et les petits finissent par se rapprocher, se confondre, c'est d'un bon exemple.

JEAN, une serviette sur le bras. Madame est servie.

M. GRANGER. Allons, messieurs, la main à vos dames : après le dîner nous reviendrons écouter et signer les deux contrats.

DUBREUIL. C'est bien le diable si dans ces deux mariages il n'y en a pas un de bon ; mais lequel ?

Le général donne la main à M^{me} Granger, Bernard à M^{me} Laroche, le comte de Maury à Célestine. Le vieux général Bernier de Lignon offre sa main à Eulalie, qui, sans le voir, prie la sienne à Charles.

EULALIE. Eh bien ! mon cousin ?

Charles s'empresse.

DUBREUIL, les examinant. Il paraît que nous aimons mieux les sous-lieutenants que les généraux.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un petit salon, espèce de boudoir richement meublé.

SCENE PREMIERE.

EULALIE, HENRIETTE.

Aa lever du rideau, Eulalie devant une glace, essaie un chapeau.

HENRIETTE. Je vous assure, madame, que celui-ci va beaucoup mieux que l'autre.

EULALIE. Vous croyez ?..

HENRIETTE. Le jaune est le fard des brunes... ce chapeau-là vous rajeunit...

EULALIE, gaiement. Il me semble qu'une femme qui n'a pas dix-neuf ans, et qui ne compte que treize mois de mariage, n'a pas grand besoin de se rajeunir...

HENRIETTE. La vérité, c'est qu'il vous sied à merveille... vous n'avez pas encore eu un chapeau qui vous ait coiffée aussi bien...

EULALIE, se regardant. Oui, oui... il ne fait pas mal...

SCENE II.

LES MÊMES, M^{me} GRANGER.

M^{me} GRANGER, de la porte. Charmante !.. charmante !..

EULALIE. Ah !... c'est vous, maman !... pourquoi donc ne vous a-t-on pas annoncée ?..

M^{me} GRANGER. C'est moi qui ne l'ai pas voulu... j'avais hâte de te voir... j'étais inquiète... On ne t'a pas vu hier au soir au concert du jeune Listz ?

EULALIE. Le général était indisposé... je lui ai tenu compagnie... Vous trouvez donc que ce chapeau ne va bien ?..

M^{me} GRANGER. Tu es coiffée comme un amour...

EULALIE, à la modiste. Mademoiselle, je garde le chapeau...

M^{me} GRANGER. Nous l'étreignerons ensemble...

EULALIE. Vous direz aussi à M^{lle} Herbault qu'elle m'envoie mon bonnet... jeudi dans la journée... j'en ai absolument besoin.

HENRIETTE. Cela suffit, madame...

Elle sort emportant ses cartons.

SCENE III.

EULALIE, M^{me} GRANGER.

M^{me} GRANGER. Et où vas-tu donc jeudi ?

EULALIE. Le général et moi, nous sommes invités à passer la soirée chez M. le comte de Fermont ; mais reste à savoir si nous irons ; car souvent au moment de partir... le général se rappelle qu'il a des affaires ou des douleurs... et alors nous restons...

M^{me} GRANGER. Il me semble que le général pourrait bien te confier à un de ses amis, à M. Dubreuil.

EULALIE. Cela est arrivé deux ou trois fois ; mais je me suis aperçue que M. de Ronçay, que je laissais aimable et gai à mon départ, devenu triste en mon absence, boudait au retour.... C'est toujours avec impatience, avec humeur, qu'il écoute le récit que je lui fais des plaisirs de ma soirée : on dirait qu'il n'a consenti à me laisser partir pour m'annuyer que sous la condition que je m'ennuierais !.. Quand j'ai vu cela, je me suis résignée à ne plus sortir seule...

M^{me} GRANGER. Ce n'est pas raisonnable ; une femme, à ton âge, a besoin de se dissiper, de se distraire... c'est nécessaire à sa santé... je parlerai à mon gendre.

EULALIE. Oh ! non, je vous en prie !

M^{me} GRANGER. D'abord il faut que tu

viennes avec nous, aux Français, samedi prochain, voir la nouvelle pièce de M. Casimir Delavigne... les *Enfants d'Édouard*. On dit que c'est tiré d'un tableau exposé au salon...

EULALIE. Je pense bien que le général ne me refusera pas une loge pour ce jour-là....

M^{me} GRANGER. Je voudrais bien voir qu'il refusât une si jolie petite femme; d'ailleurs il peut y venir aussi... il n'a qu'à prendre une loge de six places, nous y tiendrons quatre fort à notre aise... je viens t'emprunter ton cabriolet pour aller, à Pierrefitte... chercher ton père!

EULALIE. L'avez-vous dit en bas à Étienne?..

M^{me} GRANGER. Oui. C'est décidé, nous louons notre campagne pour deux ans... nous irons passer ces deux saisons-là au château de ton mari... il y a des sites charmants! des vues d'un pittoresque!.. L'air y est vif et pur, je m'y porte à ravir.

EULALIE. Vous savez que nous partirons le mois prochain.

M^{me} GRANGER. Oh! j'ai déjà commencé mes préparatifs...

ÉTIENNE, à M^{me} Granger. Madame, le cabriolet vous attend.

M^{me} GRANGER. C'est bien.

ÉTIENNE, à la baronne. Madame Bernard est dans l'antichambre, qui fait demander si madame est visible?

EULALIE. Pour ma cousine!.. toujours, toujours!..

M^{me} GRANGER. Je vous laisse ensemble. (À Célestine qui entre.) Bonjour, Célestine... (À Eulalie.) Je ne fais qu'aller et revenir, c'est l'affaire de six heures tout au plus.

ÉTIENNE avant de sortir avance un fauteuil pour Célestine.

SCENE IV.

EULALIE, CÉLESTINE.

EULALIE. Assieds-toi donc... sais-tu que voilà près d'un mois que nous ne nous sommes vus?

CÉLESTINE. A qui la faute?... je suis revenue deux fois ici, la semaine dernière; la première fois tu étais sortie... la seconde, tu avais du monde... et je n'ai pas voulu être indiscrette...

EULALIE. Indiscrette! toi!.. ah! ce n'est pas bien de le penser.

CÉLESTINE. Je ne suis pas libre comme toi, moi, je ne puis pas disposer de mon temps. Mon mari et moi, nous sommes

presque toujours occupés, lui à sa gravure sur métaux, moi à ma peinture sur porcelaine. Le directeur de la manufacture de Sèvres m'a donné à peindre un cabaret de mille écus pour l'empereur de Russie.

EULALIE. Un cabaret de mille écus!..

CÉLESTINE. Le service entier coûtera deux cent mille francs; entre souverains les petits présents entretiennent l'amitié.

EULALIE. Et ton mari?

CÉLESTINE. Bernard est content... Je viens t'inviter, toi et ton mari, à prendre la crémaillère chez nous, à Saint-Mandé.

EULALIE, inquiète. Comment! tu quittes Paris?

CÉLESTINE, souriant. Non... Bernard a fait des économies.... Il avait cinq à six mille francs placés en rentes sur l'état... il a réuni ses capitaux, et il a acheté une petite maison de campagne de dix-huit mille fr., avenue du Bel-Air... Cela fait que maman n'ira pas s'ensevelir en province; elle passera toute la belle saison à Saint-Mandé, où nous irons lui tenir compagnie le dimanche, et l'hiver elle restera avec nous, à Paris... Mon mari a tant fait, qu'elle regrette un peu moins que je sois heureuse à ma manière.... Nous ne serons qu'en famille, le général, toi, mon oncle et ma tante Granger, maman, mon mari et mon frère.

EULALIE, vivement. Ton frère?

CÉLESTINE. Oui... je ne sais pas ce qu'il a depuis quelque temps, je le trouve triste et changé; tu n'as pas été aimable pour lui, dernièrement.

EULALIE, émue. Moi?

CÉLESTINE. Au bal de Sceaux, tu as refusé de danser avec Charles.

EULALIE. J'étais fatiguée.

CÉLESTINE. Quant il vient voir ton mari... tu as toujours un prétexte pour les laisser seuls... s'il te parle, tu lui réponds avec un air si froid... un ton de voix si dur!.... Le pauvre garçon... il s'interrogeait encore l'autre jour devant moi pour savoir ce que tu pouvais lui reprocher... ce qu'il avait fait pour encourir ta haine; car il est bien convaincu que tu le détestes.

EULALIE, vivement. Moi, le détester!

CÉLESTINE. Cela en a tout l'air.

EULALIE, se remettant. Eh bien! tant mieux, qu'il le croie.

CÉLESTINE, vivement. Que dis-tu?

EULALIE. Je désire lui paraître injuste, bizarre, capricieuse... je souhaitais qu'il ait pour moi cette haine qu'il suppose que j'éprouve pour lui.

CÉLESTINE, étonnée. Mais qu'est-ce que tu as donc? d'où te vient cette humeur?..

tu n'étais pas ainsi dans les premiers temps de ton mariage.

EULALIE. C'est possible.

CÉLESTINE. Voyons, entre nous deux, de quoi est-il conparable? que lui reproches-tu?...

EULALIE. Rien.

CÉLESTINE. Alors pourquoi changer de manières avec lui? pourquoi lui faire de la peine, et à moi aussi?... Penses-tu que je ne sois pas affligée de l'éloignement qu'on lui montre?

EULALIE. Tiens, je t'en prie, ne parlons plus de cela..... je suis sûre que ton frère est plus raisonnable que toi, et qu'il n'attache pas une si grande importance à ma façon d'agir avec lui.

CÉLESTINE. Tu te trompes, il s'en affecte beaucoup..... c'est au point qu'il m'a fait entendre que, puisque sa présence paraissait te déplaire, il se priverait de venir à Saint-Mandé si tu acceptais mon invitation.

EULALIE. Si j'y vaï... il n'y viendra pas.

CÉLESTINE. Non.

EULALIE, nonchalamment. Eh bien! j'irai...

CÉLESTINE, vivement. Ah! pour le coup, tu ne peux pas le cacher, voilà de la haine bien prononcée...

EULALIE, malgré elle. Eh! si je le haïsais, le redouterais-je?

CÉLESTINE. Que dis-tu?

EULALIE. Ah! ma pauvre Célestine, que tu es heureuse!

CÉLESTINE. Mais la plus heureuse de nous deux, il me semble que c'est toi... tu es jeune, tu es belle, tu es riche!... il ne te manque rien...

EULALIE. Rien..... que ce que tu possèdes...

CÉLESTINE. Moi!

EULALIE. Ton mari t'aime, il te comprend... tes goûts... tes plaisirs sont les siens.

CÉLESTINE. C'est tout simple.... nous sommes du même âge.

EULALIE. Et moi, éblouie... entraînée... cédant à des conseils... j'ai épousé un homme plus âgé que moi... sans connaître la gravité de l'engagement que je contractais.

CÉLESTINE, avec intérêt. Eh bien!

EULALIE, avec effroi. J'ai peur de ne pas l'aimer.

CÉLESTINE. A l'âge du général on ne demande à sa femme qu'une bonne et sincère amitié... et je connais trop bien le cœur de ma chère Eulalie, pour craindre que ja-

mais elle manque à ce qu'elle se doit à elle-même.

EULALIE. Ah! si tu savais quelle foule de pensées différentes, de sensations pénibles, de sentiments, de projets bizarres, sortent de ce cœur que tu crois connaître, et que je ne connais pas moi-même! Ecoute : dans les premiers mois de notre mariage, le général a été bon pour moi, complaisant... un peu protecteur; c'était tout naturel... il me regardait comme un enfant. A cette époque, cédant à des devoirs de famille, à des convenances de position, nous allions un peu plus souvent dans le monde, j'y voyais de jeunes femmes dont l'aisance et la gaieté contrastaient avec la réserve qui m'était imposée... j'enviais la liberté dont elles jouissaient... j'en recherchais la cause: elles avaient de jeunes maris..... elles aimaient... elles étaient aimées.

CÉLESTINE. J'espère que tu ne formes aucun doute sur l'attachement de ton époux?

EULALIE. Ce fut à peu près vers ce temps-là que Charles, dont notre parenté autorisait les visites, multiplia les siennes.... Le général l'accueillait avec bienveillance.... et moi, habituée à le voir presque tous les jours, j'étais inquiète... ennuyée... quand il ne venait pas... je sentais qu'il me manquait quelque chose. Charles nous accompagnait quelquefois.... j'éprouvais à le voir un plaisir... trop grand peut-être; car je ne tardai pas à m'apercevoir que la figure de mon cousin vieillissait beaucoup celle de mon mari.... Je sondai ma conscience... elle ne me reprochait rien; j'interrogeai mon cœur... ah! je ne sais ce que j'y trouvai... mais je résolus de rompre le plus tôt possible avec un sentiment dont l'innocence m'avait caché le danger.... Je ne quittai plus M. de Ronçay.... dès que Charles paraissait, je fuyais... si, malgré moi, j'étais forcée de l'écouter, de lui répondre... je le faisais avec une froideur... une sécheresse.... je m'étudiais à lui paraître dure, injuste, méchante.... Crois-tu encore que je le déteste?

CÉLESTINE. Silence!.... on vient... ton mari.

SCENE V.

EULALIE, CÉLESTINE, LE BARON.

LE BARON. Bonjour, madame. Ah! ah! vous voilà, petite cousine... depuis quels temps on ne vous voit plus.

EULALIE. C'est le reproche que je lui faisais tout-à-l'heure.

CÉLESTINE. Général, M. Bernard vous présente ses respects, et je suis chargée par lui de vous prier de nous faire l'honneur de venir dîner chez nous dimanche prochain.

EULALIE, *souriant*. A sa maison de campagne ?

LE BARON. Comment ?

CÉLESTINE. Une bicoque que nous avons achetée à cinquante pas du bois de Vincennes.

LE BARON. Il paraît que le ménage prospère.

CÉLESTINE. Eh ! comment ne prospérerait-il pas ?.. Nous sommes toujours d'accord... pas un moinecot de notre vie qui ne soit occupé... et, si vous voyiez comme nous nous encourageons réciproquement dans nos travaux ! avec quel zèle nous luttons de courage et de patience, pour assurer notre avenir... Entre nous, nous pouvons le dire, le mariage n'a pas été inventé pour rester toujours deux.

LE BARON. Certainement.

CÉLESTINE. Vous ne pouvez pas vous figurer les drôles de projets que nous formons en pensant à l'arrivée d'un troisième... Nous allons jusqu'à rêver l'École Polytechnique.

LE BARON. Tout le monde peut y arriver.

CÉLESTINE. Mais voilà le plus plaisant ! Le mois dernier, après avoir payé notre acquisition, et l'avoir garnie d'un mobilier bien modeste, il nous restait encore sept à huit cents francs. Ce n'est pas grand-chose, mais enfin, nous ne savions qu'en faire... où les placer ? Ne voilà-t-il pas que, dans son enthousiasme, Bernard, sans m'en rien dire, prend l'argent, croyant me faire une surprise, et s'en va, place de la Bourse, à la compagnie d'assurances sur la vie.

LE BARON. Bonne idée.

CÉLESTINE. Attendez... il se présente au directeur, qui lui demande ce qu'il veut ? — Placer huit cents francs sur la tête d'un enfant. — Son nom ? — Si c'est un garçon, il s'appellera Eugène, comme moi ; si c'est une fille, je la nommerai Célestine, comme sa mère. — Mon cher monsieur, lui dit le directeur en souriant, la compagnie n'est pas dans l'usage d'assurer à l'avance... Et mon pauvre Bernard s'en est revenu, tout honteux, me raconter sa mésaventure et me rapporter son argent... Ah ça ! général, je vous prévius que nous ne serons que nous... Pas d'étrangers.

LE BARON. Tant mieux !.. Dans ces réunions-là, tout le monde se connaît ; on n'est pas exposé à de sottises, méprises... Croiriez-vous, ma chère madame Ber-

nard, que l'autre jour nous étions invités à passer la soirée chez M. de Longchamps, mon banquier : c'était la première fois que j'avais consenti à y aller. Un de vos daadys, de vos fashionables ne s'avise-t-il pas de me dire en me montrant Eulalie : Général, vous avez une fille charmante... Ah ! sans madame, l'impression aurait payé cher cette parole.

CÉLESTINE. Général, j'ai votre promesse ; je compte sur vous et sur madame. (*A Eulalie.*) Oh ! sois tranquille, je ne resterai plus si long-temps sans te voir.

SCENE VI.

EULALIE, LE BARON.

LE BARON. Je ne sais pas quelle rage ont tous ces gens-là de venir vous parler de leur intérieur.

EULALIE. A présent, moi aussi, à nous deux. Vous venez de faire une promesse à ma cousine, et je viens, à mon tour, en exiger une pour moi.

LE BARON. Parlez, ma chère, parlez... Vous savez combien j'éprouve de satisfaction à vous être agréable.

EULALIE. Maman est venue ce matin.

LE BARON. Je le sais, elle s'est comparée de mon cabriolet.

EULALIE. Moo ami, vous le lui avez offert vingt fois vous-même.

LE BARON. Ce sont de ces choses qui s'offrent, mais qui ne s'acceptent point... Elle est un peu sans gêne, M^{me} Granger.

EULALIE. Maman est venue m'annoncer qu'on donnerait, samedi prochain, une première représentation au Théâtre-Français. Vous seriez bien aimable de m'y conduire.

LE BARON. Quelle idée vous prend là, ma chère amie ?

EULALIE. M^{lle} Mars joue, dit-on, pour la première fois, un rôle de mère.

LE BARON. M^{lle} Mars ! eh ! mon Dieu ! je la sais par cœur.

EULALIE. Vous, c'est possible ! mais moi, je ne la connais pas, et le bien que j'en entends dire me donne la plus grande envie de la voir. Songez donc qu'au moment de me marier je sortais de pension. Je n'étais jamais allée au spectacle, et, depuis mon mariage, je n'ai encore été que deux fois à l'Opéra et une fois aux Italiens.

LE BARON. Le spectacle, c'est mon antipathie ; je m'y endors, je m'y ennuie... j'en ai tant vu... tant vu dans ma vie !

EULALIE. J'en dirai peut-être autant un jour ; mais, à présent, je n'ai qu'un désir, c'est de savoir si je m'y ennuierai.

LE BARON. Je déteste ces plaisirs bruyans, cette foule qui vous poursuit de ses regards importuns.

EULALIE. Une femme n'est pas offensée de ce qu'on la regarde, à moins qu'elle ne soit vieille ou laide.

LE BARON. Et puis, le théâtre est aujourd'hui si libre... les auteurs ont pris de telles licences... On craint de mener sa femme voir un ouvrage qu'on ne connaît pas.

EULALIE. Celui-ci est de l'auteur de l'Ecole des Vieillards. Vous m'avez toujours vanté la pureté de son goût et son respect pour les mœurs.

LE BARON. Vous savez bien, ma bonne amie, que je n'en pouvais plus l'autre soir aux Italiens. Quatre heures d'attention, c'est pour moi une fatigue, un supplice. Au surplus, si la pièce a du succès, il sera temps d'y aller à la dix ou douzième représentation... les rôles sont inieux mis, l'ouvrage est joué avec plus d'ensemble.

EULALIE, avec une petite moue. Comme vous voudrez... J'attendrai... mais alors nous irons demain au bal de M. Dubreuil ?

LE BARON. Pourquoi faire ?

EULALIE. Pour danser.

LE BARON. Ma chère, il y a vingt ans que je ne danse plus. Le bal, c'est bon quand on est jeune... et je ne le suis plus.

EULALIE, avec grâce et naïveté. Mais je suis jeune, moi... la danse est un amusement de mon âge... j'en raffole... et j'ai si peu d'occasions de danser... (D'un ton caressant.) Une nuit, c'est bientôt passé.

LE BARON. Pour vous ; mais songez donc, ma chère, que j'en ai plus trente ans.

EULALIE, vivement. Qu'est-ce que cela fait ?

LE BARON. Cela fait que j'ai reconnu la futilité de tous ces divertissemens-là... que j'en suis revenu, et que je préfère mon repos.

EULALIE. Même au plaisir de votre femme ?

LE BARON. En vérité, je ne te conçois pas de vouloir aller chercher des plaisirs si loin... Mais le plus grand de tous, pour moi, c'est de passer la soirée, tête-à-tête avec toi, là, tous les deux, à causer littérature, poésie.

EULALIE. Chaque chose a son temps.

LE BARON. Ou de réunir quelques vieux et bons amis avec lesquels on fait un boston, un wisth, un reversi.

EULALIE, avec vivacité. Oh ! que c'est amusant ! je déteste les cartes et je suis folle du bal...

LE BARON, se fâchant. Mais, Eulalie, vous devenez d'une exigence...

EULALIE, un peu vivement. C'est vrai, j'exige que mon mari m'accompagne... je ne veux aller nulle part sans lui... je veux qu'il partage mes amusemens, mon plaisir !... oh ! je suis d'une exigence...

SCENE VII.

LE BARON, DUBREUIL, EULALIE.

DUBREUIL. Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc ici ? il me semble qu'on parle plus haut qu'à l'ordinaire.

LE BARON, vivement. C'est madame qui veut...

EULALIE, vivement. C'est monsieur qui ne veut pas...

DUBREUIL, souriant. Voilà deux volontés qu'il est bien difficile d'accorder.

LE BARON, avec humeur. Eulalie, qui ne rêve que plaisir...

DUBREUIL, grommelant. C'est de son âge.

LE BARON. Me tourmenter pour voir la première représentation... des Français...

EULALIE. O mon Dieu, je suis de bonne composition... je renoncerais encore volontiers à celle-là si vous voulez me promettre de me conduire à une autre...

DUBREUIL. Nous tenons donc bien aux premières représentations ?

EULALIE. Je n'en ai jamais vu.

DUBREUIL. Jamais ?

EULALIE. Non.

DUBREUIL. Cela ne vaut pas la peine de vous déranger. Imaginez-vous, baronne, que la composition des spectateurs, ce jour-là, est bien la plus drôle de chose ! Vous entrez... la salle est pleine... la caisse est vide... c'est de rigueur... les nombreux amis de l'auteur, adroitement éparpillés, occupent les meilleures places.

EULALIE. Les auteurs ont donc beaucoup d'amis ?

DUBREUIL. Beaucoup... le matin sur tout... le soir cela diminue considérablement. Au parterre sont rangés en masse les amis les plus solides de la pièce ; aux avant scènes les curieux, les indifférens... les maîtres inutiles ; aux loges de face de jeunes et jolies femmes venant essayer une mode nouvelle et disputer aux acteurs quelques regards du public ; aux stalles, aux balcons, d'aimables jeunes gens qui seraient au désespoir de s'attendrir et qui s'intéressent à la chute de l'ouvrage uni-

quement parce qu'un drame qui tombe est beaucoup plus gai qu'un drame qui réussit... aux secondes, aux troisièmes, de bons bourgeois, d'honnêtes commerçans qui viennent au spectacle dans l'intention de s'amuser, et pour lesquels une première représentation est encore un événement... aux baignoires... dans les endroits sombres, obscurs... les ennemis... il n'y a pas d'acteur qui ne se flatte d'en avoir... aux extrémités de l'orchestre, aux encoignures des galeries, des amphithéâtres, se réfugient les actionnaires, qui pleurent à chaque drame nouveau avec une persévérance admirable... enfin, dans les loges grillées, dans les places d'apparat, un régiment de journalistes forcés d'assister chaque soir aux triomphes ou aux funérailles dramatiques... écoutant avec distraction la pièce qui passe... et saisissant au vol une scène, une phrase, un mot bon ou mauvais, avec lequel ils feront le lendemain un article spirituel et malin, qui fera mourir de rire leurs abonnés, et de chagrin l'auteur assez faible pour croire encore à la puissance du feuilleton.

EULALIE. Vous m'avouerez, mon cher Dubreuil, que, si la veille d'une bataille, on se plaisait à tracer devant le général le tableau des troupes qui doivent prendre part à l'action, cela ne lui ôterait pas le désir d'assister au combat...

LE BARON. Non, certes.

EULALIE. Vous voyez?..

DUBREUIL. Eh bien! soit; vous assisterez à la première bataille qui se livrera, de sept à onze heures du soir, à la Porte-St-Martin ou au Gymnase; c'est moi qui, avec la permission du général, aurai l'honneur de vous amener sur le lieu du combat...

EULALIE. Vous êtes un homme raisonnable, vous.

LE BARON. On est raisonnable quand on cède à vos folies.

DUBREUIL. Mais, en attendant, j'espère vous posséder demain soir à mon bal masqué?

EULALIE, *galment*. Vous me connaissez trop bien pour ne pas deviner ma réponse... mais, mon cher monsieur Dubreuil, je suis en puissance de mari... j'ai un maître dont les volontés ne s'accordent pas toujours avec mes desirs... je vous laisse avec lui dans l'espoir que votre amitié sera plus forte que mes prières, et que l'ami réussira où la pauvre femme a échoué.

Elle sort par la porte à gauche.

SCENE VIII.

LE BARON, DUBREUIL.

DUBREUIL. Dit-elle vrai?

LE BARON. Pourquoi pas?

DUBREUIL. Tu refuserais de venir à mon bal?

LE BARON. A te parler franchement, j'aime autant rester chez moi.

DUBREUIL. Toi, c'est à merveille; mais ta femme?

LE BARON. La placed'une femme est auprès de son mari.

DUBREUIL. Allons, voilà le tyran domestique qui se dessine...

LE BARON. Le beau plaisir d'aller au bal pour y danser avec le premier venu!

DUBREUIL. Si c'est là tout l'inconvénient que tu y trouves, il est bien facile à éviter: viens et fais-la danser toi-même.

LE BARON. C'est cela! danser à cinquante-cinq ans avec ma femme, pour me donner un ridicule... merci!

DUBREUIL. Ah! tu crains le ridicule... et tu épouses une jeune fille!... mon ami, il faut avoir le courage de sa position.

LE BARON. Eh bien! oui, j'ai épousé une jeune fille... j'ai peut-être eu tort, c'est possible... mais au moins je suis sûr d'elle.

DUBREUIL. Eh! mon Dieu!... quel mari n'est pas sûr de sa femme? il n'y a que les sots qui doutent de la leur.

LE BARON. Et je ne veux pas l'exposer...

DUBREUIL. A quoi? à ce qu'elle rencontre dans le monde des personnes moins bourruës et plus agréables que toi... eh! eh!... cela pourrait arriver!

LE BARON. C'est précisément pour cela que je ne me soucie pas de conduire Eulalie au milieu de vos jeunes fats si polis... si galans.

DUBREUIL. De la jalousie... prends-y garde, c'est un défaut qui enlaidit furieusement les hommes de notre âge et qui porte malheur à tout le monde. Si, pendant vingt ans de mariage, j'ai été constamment heureux, c'est que ma confiance en ma femme surpassait peut-être encore mon amour pour elle... c'est que nous traitions d'égal à égal, que je l'entretenais de mes affaires et qu'elle me racontait ses plaisirs; c'est que notre vie s'écoulait au milieu de ce mutuel accord que jamais aucune mauvaise pensée n'a obscurci ni troublé.

LE BARON. On ne t'a jamais appelé le père de ta femme, toi.

DUBREUIL. Ne vas-tu pas la rendre responsable d'une méprise malheureusement assez naturelle ? ne vas-tu pas la punir de ce qu'elle t'a sacrifiés sept-sept ans, de ce qu'elle a consenti à passer les plus belles années de sa vie auprès d'un..... d'un homme mûr si tu veux?... l'expression ne rajeunira pas ton acte de naissance. Sois homme et raisonnable... tu as été jeune... tu as aimé le plaisir.

LE BARON. Est-ce que la baronne n'a pas tout ce que peut souhaiter une femme de son âge, de son rang ? lui ai-je jamais refusé robes, parures, diamants ?

DUBREUIL. Des bijoux ne sont pas de l'amour, et il arrive un moment où tous les plus beaux diamants du monde ne sauraient en tenir lieu. La baronne touche à ce moment-là... elle s'approche de ses dix-neuf ans... Son cœur, qui, jusqu'à présent, a sommeillé, peut se réveiller un de ces beaux matins plein d'une passion subite, ardente... et qu'elle croira éternelle, parce que ce sera la première !... Tu dis à cela qu'en l'empêchant de se montrer dans le monde tu diminuerais le danger. Erreur. Tu l'accroîtras, au contraire. L'isolement force la pensée à se reporter plus souvent sur le même objet. Crois-moi, occupe l'esprit de ta femme par une distraction continuelle ; chasse, à force de plaisirs et de fêtes, ce besoin d'aimer dont elle n'a pu connaître encore le charme ni le danger. Dirige toutes ses pensées vers d'innocentes futilités, vers les réunions dont Paris fourmille ; que le plaisir d'aujourd'hui lui fasse oublier celui d'hier et attendre avec patience celui de demain... Au lieu de la forcer à devenir aussi vieille que toi, tâche de redevenir jeune, enfant avec elle... plie-toi à ses goûts...

LE BARON. Oui, que le maître devienne l'esclave.

DUBREUIL. Ah ! Ronçay... mon ami... ces deux mots-là n'ont jamais été synonymes de mari et femme... Pour accompagner gaiement la tienne, donne congé à ta goutte, et surtout à cette humeur chagrine et revêche dont les maris font un emploi beaucoup trop fréquent pour leur agrément personnel... Que diable ! si tu veux que les autres ne paraissent pas plus aimables que toi, tâche, au moins, d'être aussi aimable qu'eux.

LE BARON. Aimable !... est-ce qu'un mari a besoin de l'être ?

DUBREUIL. Beaucoup plus qu'un autre.

SCÈNE IX.

LE BARON, M^{me} LAROCHE, DUBREUIL.

ÉTIENNE, annonçant. Madame Laroche.
LE BARON. Allons ! que veut-elle encore, celle-là ?

M^{me} LAROCHE. Général, je suis enchantée de vous trouver... je viens vous demander un service.

LE BARON. Parlez, parlez, madame.
Dubreuil va pour sortir.

M^{me} LAROCHE. M. Dubreuil n'est pas de trop... Il s'agit de mon fils... Vous savez, général, que, l'année dernière, le gouvernement avait jeté les yeux sur lui ?...

DUBREUIL, souriant. Pour le nommer sous-lieutenant.

M^{me} LAROCHE. Depuis ce temps il n'a pas quitté Paris... il a pris son état en dégoût... il y a des jours où il parle de donner sa démission.

LE BARON, indifféremment. Et la cause ?

M^{me} LAROCHE. La cause ? Je ne la sais pas au juste... mais je la soupçonne....
(Avec mystère.) Je crois que nous sommes amoureux.

DUBREUIL et LE BARON, ensemble. Amoureux !

M^{me} LAROCHE. Il dort mal, frange à peine... est de mauvaise humeur les trois quarts de la journée... Et puis, si vous saviez ce qu'il a refusé !... un parti superbe, une fortune... la veuve d'un pair de France qui vient de marier son dernier enfant.

LE BARON. Elle a donc ?

M^{me} LAROCHE. Trente mille livres de rentes, et quarante-huit ans... parfaitement conservée pour son âge... Savez-vous ce qu'il m'a répondu en souriant ?... qu'elle n'était ni assez vieille ni assez riche... Doublez l'âge et la fortune, et je l'épouserai, m'a-t-il dit... Ah ! le ciel m'en est témoin que si cela était en mon pouvoir...

DUBREUIL. Écoutez donc, un jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans est bien aisé de se marier pour son plaisir.

M^{me} LAROCHE. Le plaisir en ménage, c'est la fortune ! qu'elle vienne d'un côté ou de l'autre, pourvu qu'il y en ait un des deux qui en apporte beaucoup !... et certes Charles aurait compris tous les avantages du parti qu'on m'avait offert pour lui... s'il n'avait pas le cœur pris ailleurs.

LE BARON. Et vous ne devinez pas ?

M^{me} LAROCHE. Il est muet... il ne parle d'aucune femme, d'aucune... si ce n'est de sa cousine... dont à chaque instant il fait l'éloge.

LE BARON, à part. Sa cousine...

M^{me} LAROCHE. Vous pouvez vous flatter d'avoir une femme bien estimée...

DUBREUIL, au Baron. Il est assez naturel qu'il parle de sa cousine.

M^{me} LAROCHE. Comment! si c'est naturel!... mais quand il m'en parle, quand il me fait l'éloge de la galité de son caractère... de la bonté de son cœur... je suis la première à lui dire : Tu n'en diras jamais autant de bien que nous en pensons... Ah! si vous nous entendiez, général... si vous entendiez mon fils, surtout... qui a beaucoup plus d'esprit que moi... vous seriez dans le ravissement.

LE BARON, impatient. Enfin, madame, que désirez-vous?

M^{me} LAROCHE. C'est juste. Le voici... général; vous êtes un homme d'âge... (Dubreuil se cache pour rire) un homme de sens... et, dans tous les cas, vous êtes le supérieur de Charles... eh bien! usez de votre ascendant pour le forcer à s'éloigner de la capitale...

LE BARON. Il s'en éloignera, je vous en réponds, madame.

M^{me} LAROCHE. Avec de l'avancement, si c'est possible... Il n'y a pas de doute que, si ce malheureux enfant aimait une demoiselle, il me l'aurait confié... j'ai donc peur qu'il ne se soit épris de quelque coquette... ou bien qu'il aime une femme qui n'est pas libre!

LE BARON, à part. Une femme mariée!... Dubreuil, qui est poussé à côté de lui.

Eh bien! eh bien! voilà que tu retombes dans tes accès d'humeur... À quoi penses-tu donc? N'ai-je pas bien gagné de toi la promesse que ta femme embellira de sa présence notre réunion de demain?

LE BARON. Elle ira... moi aussi!

M^{me} LAROCHE. Moi aussi... je suis invitée, Dubreuil, à la porte, Victoire! victoire! madame la Baronne... j'ai gagné votre cause!...

EULALIE, entrant, dit à son mari. Ah! mon ami, que vous êtes bon!...

LE BARON, la regardant, dit à M^{me} Laroche. Dans quarante-huit heures il aura quitté Paris.

Deuxième Tableau.

Le théâtre change et représente un salon touchant à une salle de bal. On entend l'orchestre exécutant une contredanse de la Muette. On voit passer une foule de masques, de personnes richement vêtues et déguisées. Charles paraît. Étienne est à côté de lui : ils ont l'air de continuer une conversation.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, ETIENNE.

CHARLES. Et tu dis que ta maîtresse, que ma cousine est en domino bleu?

ETIENNE. Oui, monsieur Charles.

CHARLES. Un masque noir... et une ceinture blanche?

ETIENNE. Oui; c'est bien comme cela qu'elle était quand je l'ai menée chez M^{me} Bernard, qu'elle est allée prendre pour la conduire ici.

CHARLES. C'est bon, merci...

Le domestique se perd dans la foule.

SCENE II.

CHARLES, Masques dans le fond.

CHARLES. Enfin je vais la voir, lui parler!... profiter de la liberté du masque pour m'expliquer avec elle, pour connaître la cause de cet éloignement qui m'afflige, et qu'elle semble prendre plaisir à affecter de plus en plus... Ah! si elle savait tout ce que je souffre! si elle pouvait lire au fond de ce cœur qui ne bat, qui ne respire que pour elle! si elle savait combien

mon amitié est pure, combien je la respecte en l'aimant!... Pauvre cousine, si jeune, si belle!... mariée à un homme qui ne veut pas... qui ne peut pas la comprendre... qui ne lui tient aucun compte de sa résignation à supporter les ennuis d'une existence si peu en rapport avec les goûts de son âge!... qui exige d'elle une abnégation complète de ses volontés!... et qui croit qu'on répare avec de l'or les torts d'un mauvais caractère et d'une mauvaise éducation... Ah!... je crois voir!... oui... oui... là voilà qui vient de ce côté.

SCENE III.

CÉLESTINE, en domino bleu, CHARLES.

CHARLES, allant au-devant d'elle et l'arrêtant galement. Pardon, beau masque, si je t'arrête... mais depuis long-temps je désire m'entretenir avec toi, et l'occasion qui m'est offerte est trop belle pour la laisser échapper.

CÉLESTINE, à part. Que dit-il?... à qui croit-il parler?

CHARLES, l'amenant sur le devant de la scène et changeant de ton. Au nom

du ciel!... pendant que nous sommes seuls... oh! de grâce... parlez... parlez... un mot!... Quels sont mes torts?... que me reprochez-vous?... par où ai-je mérité de vous déplaire?... Vous ne savez donc pas que voire haine pour moi, c'est la mort!... oui!... la mort!...

CELESTINE, à part. Grand Dieu!

CHARLES. Hâ de vous, l'existence me serait odieuse, elle deviendrait un fardeau dont je ne pourrais long-temps supporter le poids... Eulalie!...

CELESTINE, à part. Eulalie!

CHARLES. Si vous saviez tout ce que j'ai éprouvé de peine, de tourment, quand j'ai vu tout-à-coup succéder à une amitié qui faisait tout mon bonheur une indifférence qui a fait mon désespoir... Ce changement inexplicable dans votre conduite m'a révélé toute la force du sentiment qui m'attirait près de vous... (*Elle fait un mouvement comme pour sortir.*) Il faut que vous le sachiez... cet amour... mon bonheur, mon supplice... cet amour, depuis un an, il me dévore... il me tue.

CELESTINE. Charles!

CHARLES. Ciel! ce n'est pas sa voix!

CELESTINE, ôtant son masque. Charles... mon frère.

CHARLES. Célestine!...

CELESTINE. Oui, c'est moi!

CHARLES. Comment? se fait-il?... on m'avait assuré...

CELESTINE. Ah! tu dois bénir cette méprise... elle t'épargne un repentir... Mon frère... celle à qui tu croyais t'adresser est mariée... elle a juré fidélité à l'homme auquel elle s'est unie volontairement.

CHARLES. Eulalie a été sacrifiée... on a profité de sa jeunesse, de son inexpérience.

CELESTINE. Eulalie est notre parente... son honneur, sa réputation, doivent nous être chers, nous serions les premiers à les défendre contre quiconque oserait l'attaquer... et tu voudrais lui ravir sa propre estime... Mais, malheureux, toi aussi tu profiterais de son inexpérience pour la séduire!... mais tu serais cent fois plus coupable que celui auquel tu prétends qu'on l'a sacrifiée.

CHARLES. Eh! crois-tu donc, ma sœur, que depuis un an je ne l'ai pas combattu cet amour qui s'est emparé de toutes les facultés de mon âme?... Voilà la source de ces inégalités d'humeur que tu me reprochais sans cesse; j'étais triste ou gai suivant qu'elle m'avait bien ou mal accueilli... Un mot, un regard, un geste d'elle... me donnaient cette joie folle, insensée... ou me courbaient sous cette tristesse acca-

blante qui ont tant de fois effrayé ton amitié!... Ah! toi, froide... heureuse... tranquille... si tu pouvais sentir comme je l'aime!

CELESTINE, avec force. Eh bien! prouve-moi ton amour en le respectant, impose-toi un silence éternel.

CHARLES. Je ne le pourrais pas.

CELESTINE. Aie le courage de la fuir... renonce à la voir, à aller chez elle.

CHARLES. Eh! si j'y vais, c'est malgré moi... c'est poussé par la fatalité!... Cent fois par jour, je me jure à moi-même de n'y plus remettre les pieds... un quart d'heure après je suis devant sa porte... et je sonne... et j'entre, et je n'ais plus tôt aperçu son mari, que je voudrais être à cent lieues.

CELESTINE. Fais mieux... pars, quitte Paris... abrège ton congé, rejoins ton régiment.

CHARLES. Quitter Paris!

CELESTINE. Si ce départ devait sauver l'honneur d'un de tes camarade, hériterais-tu?

CHARLES. Non.

CELESTINE. Eh bien! en partant tu accompliras un devoir plus sacré, tu sauveras l'honneur d'Eulalie.

CHARLES. Tu voudrais?...

DAVIAU, entrant et apercevant Célestine. Ah!... c'est elle!... (*Il avance.*) Pardon, madame; mais vous m'avez promis cette contre-danse, et voilà qu'on se met en place.

CELESTINE. Je suis à vous, monsieur. (*A Charles.*) Réfléchis, je viendrai prendre ta réponse.

Elle sort avec Daviau.

SCÈNE IV.

CHARLES.

Non... non... c'est impossible!... ce qu'exige ma sœur ne se peut pas... je n'irai pas quitter Paris, ni éloigner d'Eulalie, sans avoir eu avec elle une explication devenue tout-à-fait nécessaire... D'abord, je suis sûr qu'Eulalie n'aime pas son mari... Elle ne peut pas l'aimer... l'opposition de leurs caractères... la différence de leur âge, qui en apporte tant dans leur manière d'éprouver, de sentir... ils ne peuvent rien voir avec les mêmes yeux!... Eh! si elle en aimait un autre!... un autre!... Ah! ce serait un malheur pour tous!...

SCENE V.

M^{me} LAROCHE, CHARLES.

M^{me} LAROCHE. Ah! que la fortune est une belle chose, et que les gens riches sont heureux!

CHARLES. Vous sortez de la salle de bal ma mère...

M^{me} LAROCHE. Ah! ne m'en parle pas... c'est superbe! c'est magnifique!..... je suis outrée.

CHARLES. Outrée!... et pourquoi?

M^{me} LAROCHE. Cette dame qui était sur la *Gazette des Tribunaux*, la semaine dernière... M^{me} B... trois étoiles... car c'est encore là udes privilèges de la richesse... dans un pays où, comme on dit, tous les privilèges sont abolis... quand les gens riches vont devant les tribunaux... c'est toujours en abrégé..... mais, quand c'est de pauvres gens, ou vous les imprime tout entiers, nous, prénoms, demeure et profession... c'est de l'égalité, si on veut.

CHARLES. La bonne mère a raison.

M^{me} LAROCHE. Et M. Dubreuil reçoit chez lui une femme sur laquelle il court des bruits... ah!... une femme qui plaide en séparation!... Vous me direz: Elle est marquise, elle a soixante à quatre-vingt mille livres de rentes.... ça efface bien des péchés!...

CHARLES. Eh bien! cette dame.... que fait-elle donc qui vous irrite si fort?

M^{me} LAROCHE. Elle danse!... avec son avoué... il a bien fallu; car elle a dû s'apercevoir en entrant que sa présence n'était pas agréable à tout le monde... Une femme mariée qui a un amant... et qui plaide contre son mari!...

CHARLES. Vous savez, ma mère, qu'il y a des circonstances graves, imprévues... qui peuvent nécessiter un procès...

M^{me} LAROCHE. Il n'y en a point qui puissent excuser une femme d'avoir manqué à ses devoirs; Dieu merci! de mémoire d'homme, aucune de nous n'a bronché dans notre famille... Nous pouvons marcher tête levée, l'honneur de nos maris n'a pas souffert la moindre égratignure, même sous le règne du divorce: c'est remarquable. Sais-tu qu'il a été un moment où j'étais bien chagrine?

CHARLES. Vous, ma mère?

M^{me} LAROCHE. Et à cause de toi.

CHARLES. De moi!

M^{me} LAROCHE. Oui, mon garçon.... je te voyais triste, rêveur, poussant malgré toi des soupirs qui n'annonçaient pas un

esprit bien tranquille. Enfin... j'ai cru que tu étais amoureux d'une femme mariée!...

CHARLES. Moi!

M^{me} LAROCHE. Mais ta sœur m'a bien vite démontré l'injustice de mes soupçons... Va, mon Charles, mon bon fils, ne trouble jamais la paix d'un ménage... ces amours-là ne sont pas long-temps un mystère, et quand ils sont découverts... de combien d'humiliations ils accablent une pauvre femme!... c'est à qui lui jettera la pierre, à qui la noircira davantage... Dieu sait le scandale.... et les querelles.... et les affronts.... les parents eux-mêmes finissent par répudier leur parente... par ne plus la recevoir chez eux!... Ah!... moi, d'abord... si jamais, dans notre famille si intacte jusqu'à ce jour, il arrivait quelque chose de cette nature... quand ce serait ma nièce Eulalie... ou ma fille Célestine, je fais bien serment à Dieu.... de ne plus les voir ni en entendre parler... Charles, mon fils, toi qui es si bon, si honnête... n'aie jamais d'amour pour une femme mariée... respecte... respecte le mariage, tu te marieras un jour, et ne sois jamais la cause du malheur de deux époux.

CHARLES. Ma mère...

M^{me} LAROCHE. Tu me le promets?

CHARLES. Ah! oui, ma mère.

M^{me} LAROCHE. Ah! si nous n'étions pas au bal, comme je t'embrasserais!...

CHARLES. Eh bien! ma mère, oubliez que nous sommes au bal.

Ils s'embrassent.

M^{me} LAROCHE. Tu m'as rendu bien heureuse... Je vais voir danser ma niarque.

Elle sort.

SCENE VI.

CHARLES, seul.

Son langage simple... naturel... m'a ému. Moi exposer Eulalie... la compromettre... oh! jamais!...

SCENE VII.

CHARLES, EULALIE, même costume que Célestine.

EULALIE. Ah!... on respire!... il fait li-dedans une chaleur...

Charles l'aperçoit.

CHARLES. Ah! Célestine, tu peux approcher sans crainte... oui... tu as raison... j'ai réfléchi, et je veux donner à Eulalie la plus grande preuve d'amour qu'il soit en mon pouvoir de lui donner. Je te l'ai dit,

cet amour est ma vie... mais jamais elle ne connaîtra la violence de cette passion. Je pars. Je rejoins mon régiment... il est destiné pour Alger... on s'y battra... eh bien! ne pouvant vivre à ses côtés, j'irai me faire tuer loin d'elle!... (*Mouvement d'Eulalie.*) Eh! mon Dieu... un peu plus tôt... un peu plus tard... on n'y regarde pas quand on est malheureux!... Je sens qu'il me serait impossible d'exister avec cette pensée qu'elle me hait... qu'elle me déteste... Ne vaudrait-il pas mieux que je me débarrasse tout de suite d'une vie qui ne peut jamais être heureuse?... du moins, quand je serai mort... elle me pleurera peut-être...

EULALIE. Charles!...

CHARLES, *troubé*. Dieu!

EULALIE, *ôtant son masque*. Vous ne partirez pas!...

CHARLES. Malheureux!... c'est elle.

SCENE VIII.

LES MÊMES, CÉLESTINE, *accourant*.

CÉLESTINE, *à Eulalie*. Ton mari!.. (*Eulalie s'enfuit, et Célestine reste à sa place.*) Allons, Charles, du sang-froid... de la prudence; je crains bien que tu n'en aies déjà manqué.

SCENE IX.

LE BARON, CÉLESTINE, CHARLES.

LE BARON. Eh bien! madame, qu'a donc ma vie de si effrayant pour vous?... vous ne fuyez avec une agilité...

CHARLES. Général, je crois que vous êtes dans l'erreur, et que madame n'est

pas la personne qui a pu fuir devant vous.

LE BARON, *avec un peu d'humeur*. Votre présence auprès d'elle, monsieur, suffirait pour me prouver le contraire.

CHARLES, *souriant*. Ma présence serait un mauvais signe.

LE BARON. Du reste, monsieur, je suis fort aise de vous rencontrer ici pour vous remettre cet ordre de départ.

CHARLES. A moi!

LE BARON. Vous avez obtenu de la faveur du roi le grade de lieutenant dans le 6^e régiment de dragons en garnison à Poitiers. Faites vos adieux à Madame, car vous devez vous mettre en route le plus tôt possible, et vous n'auriez pas le temps de la revoir avant votre départ. Maintenant veuillez, madame la baronne, accepter mon bras.

SCENE X.

LES MÊMES, DUBREUIL, LES MARQUES, LES INVITÉS.

DUBREUIL. Eh bien! qu'est-ce que tu fais là?... tu fais ta cour aux belles, au lieu d'être auprès de ta femme qui vient de se trouver mal?

CÉLESTINE, *se démasquant*. Ma cousine se trouve mal!... Ah! mon Dieu... où est-elle?...

LE BARON, *stupéfait*. Madame Bernard!...

M^{me} GRANGER, *accourant*. Mon geindre... venez donc... la baronne s'est évanouie... on la porte dans sa voiture à quatre chevaux.

DUBREUIL, *le poussant*. Va donc... va donc.

CHARLES, *sur le devant de la scène*. Et je partirais!

ACTE TROISIEME.

Le théâtre représente un petit salon de chez Bernard. Porte au fond, porte à droite; fenêtre au fond, à droite.

SCENE PREMIERE.

M^{me} LAROCHE, JULES.

M^{me} LAROCHE, *s'asied*. Comment! ils sont sortis tous les deux?

JULES. Oui, madame.

M^{me} LAROCHE. Et ils ne laissent personne en bas, à la boutique, pour répondre s'il venait quelqu'un?

JULES. Ne suis-je pas là? Ce n'est pas la première fois que je reste seul. Quand M. et M^{me} Bernard vont à la comédie, ou dîner en ville, ou passer la soirée quel-

que part, c'est toujours moi qui remplace le bourgeois. Jusqu'à présent personne ne s'en est plaint.

M^{me} LAROCHE. Et où sont-ils allés?

JULES. Madame ne sait donc pas que c'est aujourd'hui les élections de la garde nationale?

M^{me} LAROCHE. Et où veux-tu que je sache cela, mon garçon?

JULES. C'est dans le journal... On refait les officiers tous les trois ans; nous sommes en 1834... c'est l'époque; mon-

sieur, qui est un homme qui fait son service avec une exactitude... comme qui dirait un employé... car les jours de garde, ce sont des jours de fête pour les employés, ça les dispense d'aller au bureau.

M^{me} LAROCHE. Mon pauvre Laroche!... ça lui faisait tous les mois une petite distraction...

JULES. Monsieur est allé aux nominations.

M^{me} LAROCHE. Mais ma fille, j'espère, n'est pas avec son mari?

JULES. Madame a reçu avant-hier une lettre pour se rendre ce matin au Musée. C'est aujourd'hui la clôture du salon... Elle y a été avec sa tante et sa cousine...

M^{me} LAROCHE. Et comment ça va-t-il ici?... fait-on toujours de bonnes affaires?...

JULES. Monsieur a deux apprentis de plus... on ne peut pas suffire!... C'est qu'il a un fier talent!... et puis ici on a l'habitude de ne refuser aucun ouvrage... on fait tout, et l'on soigne aussi bien le cuivre que l'or et l'argent : on tient à contenter tout le monde.

M^{me} LAROCHE. C'est le meilleur charlatanisme... Et sais-tu s'ils tarderont à rentrer?... ?

JULES. Quant à madame, je ne le crois pas... mais, quant à monsieur, cela se pourrait bien, il est d'une compagnie où tous les soldats veulent être officiers, cela fait des ballottages... des ballottages à n'en plus finir!... cependant je crois avoir entendu dire qu'après les élections on boirait une bouteille de champagne en l'honneur du nouveau capitaine.

M^{me} LAROCHE. Tu ne sais pas si M. Bernard a reçu des nouvelles de son beau-frère... qui est à Poitiers?

JULES. Non, madame... Je sais bien qu'il y a environ trois semaines monsieur a écrit une lettre à M. Charles Laroche, lieutenant au 6^e régiment de dragons en garnison à Poitiers... C'est moi qui l'ai portée à la poste... mais, depuis, le facteur n'a point apporté de lettres de ce pays-là.

M^{me} LAROCHE. Il tient rançonne à mon gendre aussi... Allons, descend à la boutique, mon garçon, retourne à ta besogne. Je vais attendre ici... mon gendre ou ma fille.

JULES. Oui, car j'ai un cachet à finir... que monsieur votre neveu... le général... m'a demandé pour son retour. *(Il va pour sortir et revient sur ses pas.)* Dites-donc, il a attendu quatre ans pour faire changer ses armoiries!...

SCENE II.

M^{me} LAROCHE, seule.

Quatre ans pour faire changer ses armoiries!... le général y a mis de la réflexion et il a bien fait... quand on a changé deux ou trois fois, cela vous rend prudent pour la quatrième... Ce pauvre Charles... voilà bien long-temps qu'il n'a écrit à la famille... Il ne peut pas nous pardonner d'avoir pressé son départ et de l'avoir, en quelque sorte, fait partir malgré lui!... plus tard il nous en remerciera... Paris ne vaut rien pour un jeune homme qui a son chemin à faire.

SCENE III.

M^{me} LAROCHE, DUBREUIL, M. GRANGER, BERNARD.

DUBREUIL. Eh bien! ma chère madame Laroche, nous vous ramenons un capitaine que nous venons de faire... Je dis nous... par extension... car je suis exempt par droit de naissance.

M^{me} LAROCHE. Ah! vous êtes capitaine!

BERNARD. Oui, ma mère.

GRANGER. Et moi, fourrier.

DUBREUIL. Dieu! comme ces nominations d'officiers de la garde nationale mettent en émoi toutes les ambitions du quartier!... A l'approche des élections il y a une ébullition de patriotisme... et de politesse...

M^{me} LAROCHE. Encore s'il y avait quelque chose au bout de tout cela!... mais de la dépense, de l'embarras, et voilà tout.

DUBREUIL. Qu'est-ce que vous dites là, madame Laroche? La garde nationale, c'est un marche-pied... l'épaulette, c'est un passe-partout, c'est une apostille puissante pour obtenir des commandes, des fournitures, des travaux... *(Avec dignité.)* Bernard et beaucoup d'autres comme lui ne voient dans cette distinction qu'une marque d'estime de leurs concitoyens... qu'une occasion d'être utiles et de servir leur pays. *(Galment.)* Mais de plus adroits, de plus fins qu'eux, s'en font un titre pour arriver aux places, aux honneurs, à la fortune... Cela s'est vu sous tous les régimes, cela se voit, et cela se verra probablement toujours... ce n'est pas dans la loi... mais c'est dans la nature des choses.

SCENE IV.

EULALIE, M^{me} GRANGER, M^{me} LAROCHE, DUBREUIL, CÉLESTINE, GRANGER, BERNARD.

M^{me} GRANGER, *avec emphase*. Monsieur Bernard... embrassez votre femme !

BERNARD. De tout mon cœur. (*Il l'embrasse.*) Puis-je savoir, maintenant ?

M^{me} GRANGER. Nous avons la médaille d'or !

BERNARD. Comment ?...

CÉLESTINE. Oui, mon ami, je suis du nombre des artistes auxquels le roi a cette année accordé des encouragements, des récompenses.

DUBREUIL. Une médaille d'or !... c'est la croix d'honneur des femmes.

M^{me} LAROCHE. Qu'est-ce que ça peut valoir ?

BERNARD. Ce que cela vaut?... l'honneur d'être placé au premier rang des artistes... cela fonde une réputation... et, puisque vous en venez toujours, ma mère, à la question d'argent... la médaille d'or, pour le talent, c'est un premier pas vers la fortune.

M^{me} LAROCHE. A la bonne heure, je vois que cela a son côté utile.

CÉLESTINE, à son mari. Je la prendrai au berceau de mon fils...

GRANGER. Y a-t-il long-temps que vous en avez eu des nouvelles ?

CÉLESTINE. Huit jours. Il se portait comme un charme ; sa nourrice est une des fermières du général, et à son retour de Saint-Quentin M. de Ronçay m'a promis de me donner lui-même des nouvelles de mon fils.

DUBREUIL, à Eulalie. Et vous l'attendez ?...

EULALIE. J'ignore le jour de son arrivée... sa dernière lettre ne m'en parle pas.

DUBREUIL, à Célestine. Et à quand donc le baptême ? voilà deux mois que nous, avons fait notre apparition dans le monde...

CÉLESTINE. C'est mon mari que cela regarde... il ne veut pas que je me mêle en rien de cette affaire... c'est lui qui a invité ma cousine... mais le reste m'est tout-à-fait inconnu, je ne sais pas même le nom du parrain.

BERNARD. Avant de vous le nommer, il est indispensable que je sache s'il accepte...

DUBREUIL. S'il connaît sa communère, son acceptation n'est pas douteuse.

BERNARD. J'attends sa réponse...

M^{me} GRANGER. Et l'on ne peut pas savoir... à l'avance ?...

BERNARD. Non.

M^{me} LAROCHE. Il faut donner à ses enfants des parrains riches et bien lancés dans le monde... j'aime assez les vieux garçons qui ont de la fortune... Il est bien rare qu'ils ne laissent pas quelque chose à leurs filleuls.

GRANGER. Et ce vin de champagne qui nous a été solennellement annoncé, est-ce qu'il passera en conversation ?...

BERNARD. Du tout, du tout... Madame Bernard, vous avez entendu ?

CÉLESTINE. Eh bien ! messieurs, passez dans le salon... (*A M^{me} Laroche*) Maman, voulez-vous dire à Geneviève qu'elle serve ces messieurs et me remplace pour un instant... J'irai vous rejoindre tout-à-l'heure.

Ils sortent par la porte à droite.

SCENE V.

CÉLESTINE, EULALIE.

CÉLESTINE. Qu'as-tu ? cousine?... voyons, parle franchement.

EULALIE. Moi, rien.

CÉLESTINE. Si, tu as quelque chose... tu n'étais pas ainsi quand nous sommes parties : qu'as-tu vu au Louvre qui ait pu te contrarier, t'attrister ?

EULALIE. Mais tu te trompes... je ne suis pas triste.

CÉLESTINE. Et tu pleurerai volontiers... si tu étais seule !... Tiens ! c'est encore ce tableau de Françoise de Rimini, devant lequel tu t'es arrêtée malgré moi.

EULALIE. Cette figure du jeune Paolo a tant de ressemblance avec celle de ton frère !...

CÉLESTINE. Ce n'est pas étonnant... Je te l'ai déjà dit, le peintre est son ami, il a prié mon frère de poser avant son départ... et Charles y a consenti... (*Avec douceur.*) Tu m'avais pourtant promis de l'oublier... et t'acharner, au contraire, tout ce qui peut te le rappeler... Eulalie, ce n'est pas bien, ce n'est pas raisonnable.

EULALIE. Ah ! sais-tu ce qui m'empêche de l'oublier ? sais-tu ce qui me le rappelle à chaque instant ?... ce sont les mauvais procédés de M. de Ronçay... ses humeurs, ses injustices continuelles, ses jalousies ridicules... (*A elle-même, en soupirant.*) Ah ! j'aurais pu être si heureuse !

CÉLESTINE. Mais tu peux l'être encore ; et pour cela il ne faut qu'un peu d'effort sur toi-même, qu'une bonne résolution.

EULALIE. Mon Dieu!... qu'il est donc facile de conseiller les autres, quand soi-même on est heureux! mais, si ton amour-propre était sans cesse humilié, froissé? si tu étais à chaque instant blessée dans tes opinions, dans tes sentimens... si ta volonté n'était jamais comptée pour rien, si l'on te faisait un crime d'un regard innocent, d'une parole échappée sans intention?... va, c'est une existence bien triste!

CÉLESTINE. Ah! combien je regrette que mon frère soit venu assister à ton mariage!... heureusement, tu n'as rien à te reprocher.

EULALIE. Toutes mes actions te sont connues.

CÉLESTINE. Tu n'as pas eu l'imprudence d'écrire... de recevoir des lettres?

EULALIE. Une... une seule.

CÉLESTINE. Que tu as anéantie?

EULALIE. Que je sais par cœur!... et que je relis encore quand je suis bien malheureuse.

CÉLESTINE, *sévèrement*. Voilà qui est mal.

EULALIE. Ah! c'est la lettre d'un frère, d'un ami dévoué; Charles m'estime trop pour n'avoir pas respecté ma position, pour m'avoir écrit un seul mot dont ma délicatesse ait pu s'offenser!... (*Avec tristesse.*) C'est tout ce que je possède de lui.

CÉLESTINE. Il faut t'en séparer.

EULALIE. M'en séparer!

CÉLESTINE. Oui, il y a de l'imprudence à garder cette lettre, quelque innocente qu'elle soit!... tu peux l'égarer... la perdre... tu es étourdie... remets-la-moi, je la brûlerai en ta présence. Ah! je voudrais pouvoir aussi facilement arracher de ton cœur un souvenir qui peut être pour toi la source de bien des peines.... Ma bonne amie, il faut te faire une raison... Que de jeunes femmes, mariées comme toi, n'ont pas les mêmes compensations!... c'est quelque chose qu'une grande fortune; la richesse a aussi ses jouissances.

EULALIE. Que tu ne changerais pas contre les tiennes!

CÉLESTINE. Qui sait? Charles, plus sage que toi, n'a peut-être conservé qu'un faible souvenir du sentiment qui remplit toute ta vie. Les hommes ont des devoirs... ils ne créent des distractions... ils nous oublient bien plus vite que nous ne les oublions... mon frère a trente ans, il peut trouver à se marier...

EULALIE. C'est juste!... il est libre, lui!

SCÈNE VI.

EULALIE, JULES, CÉLESTINE.

Jules traverse le salon

CÉLESTINE. Qu'est-ce?

JULES. Madame, c'est une lettre de Paris pour Monsieur.

CÉLESTINE. Il est au salon.

JULES. Je vais la lui remettre.

Il entre à droite.

SCÈNE VII.

EULALIE, CÉLESTINE.

CÉLESTINE. Et puis toutes ces idées-là te rendent injuste envers ton mari... elles aigrissent et dénaturent ton caractère... cela prend sur ta santé... tu es plus gaie... tu es moins aimable... Tiens, pendant que le roi distribuait les croix, les médailles... je te regardais... tu étais alors bien loin du tableau... les yeux de ma tante ne quittaient pas la distribution... et toi, tu paraissais n'y prendre aucune espèce d'intérêt... tu pensais à toute autre chose... je t'ai vue successivement rougir, pâlir, trembler...

EULALIE. Ah! c'est que je venais d'entendre était affreux.

CÉLESTINE. Quoi donc?

EULALIE. Deux personnes qui s'étaient détachées du groupe qui suivait le roi causaient assez haut, assez près de moi, pour que je ne perdisse pas une seule de leurs paroles.

CÉLESTINE. Eh bien!

EULALIE. Ces messieurs s'entretenaient d'un malheur arrivé à Besançon... d'un mari qui, dans un transport de jalousie, avait tué sa femme.

CÉLESTINE. Est-ce bien vrai?

EULALIE. M. de Ronçay en serait capable.

CÉLESTINE. Ton mari!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, M^{me} GRANGER.

M^{me} GRANGER, *avec importance*. Je sais le nom du parrain!

EULALIE. Vraiment!

CÉLESTINE, *souriant*. Et serez-vous aussi discrète que Bernard?

M^{me} GRANGER. Cherchez... devinez... un parent!... mon neveu.

CÉLESTINE. Mon frère!

EULALIE, à part. Charles!
M^{me} GRANGER. Il a accepté.

CÉLESTINE. Et comment savez-vous?

M^{me} GRANGER. Il est arrivé hier au soir à Paris, et sur-le-champ il a écrit par la petite poste à ton mari... Jules vient d'apporter la lettre.... Ainsi attendons-nous à le recevoir ce matin.

CÉLESTINE, à elle-même. Voilà la surprise que me ménageait ce pauvre Bernard... je ne peux pas lui en vouloir... il croyait bien faire.

EULALIE, émue. Je ne sais si c'est la séance du Louvre, mais je me sens un peu fatiguée... et je serais bien aise de rentrer chez moi.

M^{me} GRANGER. Sans voir ton compère?

EULALIE. Oui, une autre fois... nous avons le temps.

CÉLESTINE, bas à Eulalie. Bien!

M^{me} GRANGER. Alors je vais prévenir M. Granger; nous profiterons de ta voiture... tu nous jetteras à notre porte.

Elle rentre au salon.

SCENE IX.

EULALIE, CÉLESTINE.

CÉLESTINE. Eulalie, promets-moi de l'éviter?

EULALIE. Oh! oui, je te le promets.... Dieu ne m'a pas donné assez de forces, assez de courage pour soutenir une lutte aussi violente... J'y laisserais ma vie.

On entend un bruit de tambour.

CÉLESTINE. Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que cela?

Tout le monde, attiré par le bruit, arrive et vient se grouper aux fenêtres.

SCENE X.

EULALIE, CÉLESTINE, GRANGER, M^{me} GRANGER, BERNARD, DUBREUIL, JULES.

CÉLESTINE. A qui s'adresse donc cette aubade?

BERNARD. A ton mari... à moi.

CÉLESTINE. A toi!

UNE GROSSE VOIX, dehors. C'est pour saluer M. Bernard, capitaine de la troisième compagnie du premier bataillon de la seconde légion.

BERNARD. Il faut délier les cordons de la bourse.

DUBREUIL. Inconvénients des grandeurs, supplément de contributions indirectes.

GRANGER. Heureusement les fourriers ne sont pas de cette catégorie.

BERNARD, à Jules, en lui donnant de l'argent. Dis à MM. les tambours que je suis très-sensible à la délicatesse de leurs batteries, mais que je les prie de cesser... pour aller boire à ma santé.

JULES. Oui, monsieur. (Il fait quelques pas et revient.) J'apetçois au bas de l'escalier M. Charles Laroche qui monte.

Il sort en courant. Bernard témoigne sa joie par gestes.

EULALIE. Charles!.... Ma mère... par tous... partons.

Charles entre.

M^{me} LAROCHE. Mon fils!

Charles est dans les bras de sa mère, regardant Eulalie, qui s'est arrêtée. Les tambours redoublent avec plus de force.

SONX en dehors. Vive le capitaine Bernard!

Deuxième Tableau.

Une espèce de boudoir attenant à la chambre à coucher de la baronne, dont la porte est à gauche. Porte au milieu. Porte cachée dans la boiserie à droite. Une table, une bougie allumée. Fenêtre à gauche.

SCENE PREMIERE.

M^{me} GRANGER, EULALIE.

Eulalie est occupée à cacher une lettre.

M^{me} GRANGER. En vérité, Eulalie, cela a tout l'air d'un caprice.

EULALIE. Caprice ou non, maman, j'y suis bien résolue.

Elle souffle sa bougie.

M^{me} GRANGER. Où veux-tu que M^{me} Bernard trouve une marraine maintenant?

EULALIE. La marraine qui me rempla-

cera est toute trouvée, ce sera vous, maman.

M^{me} GRANGER. Moi!

EULALIE. Je vous propose à Célestine, et je lui annonce d'avance que vous accepterez. Vous ne voudriez pas faire mentir votre fille?

M^{me} GRANGER. Mais enfin, quel motif as-tu?

EULALIE. Permettez-moi de vous le taire.

M^{me} GRANGER. Ta cousine sera blessée de ce refus.

EULALIE. Je suis sûre, au contraire, de l'approbation de ma cousine. Plus tard, je vous dirai tout ; vous connaîtrez les causes qui me font agir en ce moment. Rien ne sera changé au jour et à l'ordre de la cérémonie... Il n'y aura qu'une personne de moins à la fête.

M^{me} GRANGER. Allons, tu le veux, je porterai ta lettre à Célestine. Mais je te préviens que, si elle fait la moindre difficulté, je ne m'en tiens plus.

SCENE II.

LES MÊMES, ETIENNE.

EULALIE. Ah ! c'est vous, Étienne ? vous êtes revenu de Saint-Quentin ?

ETIENNE. Oui, madame la baronne. M. le général vous fait dire qu'il sera ici demain au soir.

EULALIE. Demain soir ?

ETIENNE. Oui, madame la baronne.

M^{me} GRANGER. Et comment se porte-t-il, ce cher général ?

ETIENNE. Comme à l'ordinaire, madame, assez bien... se plaignant toujours... disait le matin d'une façon et le soir d'une autre, et faisant souvent tout le contraire de ce qu'il avait annoncé.

M^{me} GRANGER. Nous viendrons dîner avec vous après-demain.

ETIENNE. Le cousin de M^{me} la baronne est dans le salon.

EULALIE, étonnée, à part. Charles ?

ETIENNE. Il est porteur d'une lettre pour M. le général, de la part du commandant de la douzième division militaire.

EULALIE, vivement. Vous lui avez dit que M. de Ronçay n'y était pas ?

M^{me} GRANGER. Eh ! qu'importe... c'est un parent. Qu'il entre, qu'il entre ! je suis enchantée qu'il ait en l'idée de venir.

EULALIE. Ma mère !

SCENE III.

EULALIE, M^{me} GRANGER, CHARLES.

Charles entre et salue.

M^{me} GRANGER. Vous arrivez fort à propos, mon neveu, pour faire entendre raison à votre cousine.

CHARLES. Quoi, ma tante !

M^{me} GRANGER. Je ne sais quelle idée lui a passé par la tête... elle veut renoncer à nommer l'enfant de M^{me} Bernard...

CHARLES. Que dites-vous donc, ma tante ?.. mais je n'ai consenti à accepter l'hon-

neur qu'on a bien voulu me proposer que parce que Bernard m'a annoncé que je le partagerais avec ma cousine... sans cela j'aurais remercié mon beau-frère.

M^{me} GRANGER. Bien ! bien... grondez-la ; ces jeunes femmes... ça n'a pas plus de tête... Maintenant que vous voilà tous les deux en présence, j'espère que vous la ferez changer d'avis... et je pense que je ferai bien de laisser là ta lettre.

EULALIE. Mais, si vous n'avez pas la bonté de vous en charger... je l'enverrai sur-le-champ à son adresse.

M^{me} GRANGER. Allons, puisque c'est invariablement arrêté, j'irai moi-même... Mon neveu, consolez-vous... la mère ne placera la fille.

F. se sort.

SCENE IV.

EULALIE, CHARLES.

EULALIE. J'espère que vous ne m'en voulez pas ?

CHARLES. Mon Dieu, madame, je devrais m'attendre à une semblable résolution d'après le silence que j'ai suivi l'envoi de ma lettre.

EULALIE. Je n'aurais pas pensé que vous espériez une réponse.

CHARLES. Au surplus, je n'ai accepté que sous condition ; j'imitais votre exemple, je refuserai.

EULALIE. Non, Charles.

CHARLES. Pourquoi ?

EULALIE. Ce que j'ai fait... j'ai dû le faire... Dans la situation où le sort nous a placés... notre repos exige que nous évitions toutes les occasions de nous voir, de nous rapprocher.

CHARLES. Ainsi l'intérêt que vous m'avez montré autrefois s'est évanoui avec la circonstance qui l'avait fait naître... ainsi un an d'absence a suffi pour me chasser de votre cœur.

EULALIE. Charles... est-ce bien à moi que s'adressent des paroles aussi dures ?... qui vous autorise à penser que je n'ai pas conservé pour vous toute l'amitié d'une parente ?... Prenez-y garde... ce reproche pourrait retomber sur vous... Ce que nous aimons ordinairement à trouver dans les autres, ce sont nos qualités, nos défauts, nos sentiments... et accuser quelqu'un d'oubli, c'est donner à penser qu'on peut soi-même en être coupable.

CHARLES. Ah ! je prends le ciel à témoin que depuis notre séparation il ne s'est pas écoulé un jour... une heure... sans que

vous fumiez constamment présente à ma pensée... Vous oublier! moi!

EULALIE. Charles, il le faut.

CHARLES. C'est impossible.

EULALIE. Vous le croyez en ce moment.

CHARLES. Pourquoi mon malheur a-t-il voulu que je ne revinsse à Paris qu'à l'instant où, victime obéissante, vous placiez votre main dans celle d'un homme que je hais, que je déteste?...

EULALIE. Mon ami, nous sommes chez lui.

CHARLES. Dont le nom seul me met dans une fureur!...

EULALIE. Ce nom-là n'est-il pas le mien?

CHARLES. Et ce que j'aime en vous, ce ne sont pas tant ces attraits, ces grâces dont la nature a été si prodigue envers vous... Eulalie... ce que j'aime... c'est votre caractère franc et loyal... c'est votre âme si noble... si belle!... votre angélique beauté... La première fois que je vous vis après votre mariage... vous le rappelez-vous?... c'était, il y a deux ans, dans une chambre triste, obscure... j'allais consoler ma mère; vous, vous pensiez à un pauvre blessé; vous ne vous étiez pas informée du parti qu'il avait servi, de la cause qu'il avait défendue, pour voler à son secours... il souffrait... et vous n'aviez consulté que votre cœur.

EULALIE. Charles, cessons de reporter nos souvenirs vers un passé qui ne nous appartient plus... oublions tous les deux un sentiment qui s'est glissé dans nos cœurs à notre insu... que désormais notre amitié soit pure!

CHARLES, avec feu. De l'amitié, à moi, Eulalie! .. à moi, dont vous êtes l'unique pensée, l'unique espoir!...

EULALIE, vivement. Malheureux! qu'osez-vous dire?

CHARLES, avec énergie. Dieu ne voudra pas que votre malheur soit éternel.

EULALIE, avec dignité. Dieu n'exaucera pas une coupable espérance, et la victime succombera avant son persécuteur.

CHARLES. Non, Eulalie, vous résisterez en pensant qu'il est sur la terre un homme auquel votre existence est attachée... un homme qui vous aime... que vous aimez.

EULALIE, vivement. Oh! Charles, taisez-vous.... je ne suis déjà que trop coupable en vous écoutant.

CHARLES, avec délire. Oserais-tu dire que tu ne m'aimes pas?

EULALIE. Par pitié!...

CHARLES. Oserais-tu dire que, si tu étais libre?...

EULALIE. Ah! si j'étais libre!....

CHARLES. Eh bien!... tu le seras un jour!

EULALIE. De grâce...

CHARLES. Et fût-ce dans dix ans, dans vingt ans, je viendrai réclamer à tes genoux ce bonheur si impatientement attendu.

EULALIE. Oh!... ne parlez pas ainsi, Charles... cet amour... le temps l'affaiblira... l'absence l'éteindra.

CHARLES. Il n'y a pas d'absence pour l'amour véritable.

EULALIE. Vous aussi.... vous.... vous vous marierez...

CHARLES. Jamais, jamais! je le signerais de mon sang. Je prends l'engagement de t'aimer, de n'aimer que toi, de vivre pour toi, de n'avoir d'autre épouse que toi...

Il se jette à genoux.

EULALIE. Charles, que faites-vous?

CHARLES. Et que la colère du ciel me foudroie... que sa puissance sème le malheur sur toute ma vie, si cet engagement cessait un instant d'être présent à ma mémoire!

On entend dans l'éloignement le baron appelant Étienne.

EULALIE. Mon mari... je suis perdue.

CHARLES. Perdue!...

EULALIE. S'il vous trouve ici, c'est fait de moi.

CHARLES. Comment?...

EULALIE. Il me tuerait...

CHARLES. Je reste pour vous défendre.

EULALIE. Non... non... fuyez... fuyez...

CHARLES. Fuir!...

EULALIE. Ah! par grâce... ayez pitié de ma réputation, fuyez! fuyez!

CHARLES. Je sacrifie mon honneur au tien...

Il va pour entrer dans la chambre à coucher.

EULALIE. Non!...

Charles va pour sortir par le milieu.

LE GÉNÉRAL, plus rapproché, dans la coulisse. Où est ma femme?

EULALIE. Quel!... (Indiquant la porte à droite.) Là!... là! (Charles s'y jette, Eulalie ferme et prend le clef.) Mon Dieu! ayez pitié de moi!

SCÈNE V.

LE BARON, EULALIE.

LE BARON. Eh bien! madame, me voici; vous ne vous attendiez pas si tôt au plaisir de me revoir.

EULALIE, avec douceur. Vous m'avez accoutumée à ces surprises-là, monsieur...

LE BARON. Oui, j'aime assez à surprendre mon monde: ce n'est pas toujours une

chose fort agréable... mon arrivée dérange, sans doute, quelques projets... quelques parties de plaisir... car vous avez dû beaucoup vous amuser en mon absence.

EULALIE. Mon Dieu ! monsieur, je suis allée plusieurs fois voir ma cousine et passer la journée chez elle ; j'ai été avec maman au salon, et avant-hier nous sommes allées en famille au Gymnase.

LE BARON. Et il ne vous serait pas venu dans l'idée de venir voir votre mari à Saint-Quentin.

EULALIE. Si vous m'en aviez témoigné le désir ?

LE BARON. Quand on aime son mari... ce désir-là vient de lui-même.

EULALIE. Je vous ai proposé de partir avec vous, vous m'avez refusé...

LE BARON. Une fois... vous n'avez pas insisté...

EULALIE. J'ai craint de vous contrarier.

LE BARON. S'il s'était agi d'un bal, d'une fête... vous ne vous en seriez pas tenue à un premier refus... vous seriez revenue dix fois à la charge.

EULALIE. Oui... je l'avoue... cela m'est arrivé, et souvent je n'ai pas été plus heureuse à la dixième fois qu'à la première.

LE BARON. Mais les devoirs d'épouse vous pèsent... votre mari vous ennuie... N'est-ce pas que je vous ennuie ? et pourtant vous aviez un prétexte tout naturel pour faire ce voyage, si vous l'aviez voulu. C'est ma fermière qui nourrit l'enfant de votre cousine... et en qualité de sa narraine vous auriez pu désoler de le voir.

EULALIE. Nous avons réfléchi que cela ferait plus de plaisir à maman... et c'est elle qui doit remplir les fonctions que j'avais d'abord acceptées.

LE BARON. Je crois que cela vaudra mieux pour tout le monde... car je n'ai pas dans l'idée que vous aimiez beaucoup les enfants... je vous ai souvent vue, quand nous en rencontrons, et de fort jolis, détourner la vue... comme si vous éprouviez à les regarder un sentiment pénible.

EULALIE. Oui... c'est vrai... vous avez raison.

LE BARON. Quand on n'aime que son plaisir, quand on est une épouse... indifférente, il est à présumer qu'on eût été une mauvaise mère...

EULALIE. Une mauvaise mère ! moi !... Ah ! si Dieu m'avait faite mère, que mon existence aurait été différente !... mère !... au moins, j'aurais eu quelque'un à aimer !... en l'absence de tout autre sentiment, l'amour maternel aurait occupé mon cœur,

rempli toute ma vie !... Un enfant ! oh ! comme je l'aurais aimé, adoré !... un fils, il eût fait mon orgueil et ma gloire... une fille, elle eût été mon bonheur, ma consolation... Avec quelle tendresse j'aurais veillé sur elle... comme j'aurais épié ses progrès... dirigé son éducation... formé son cœur, guidé ses sentiments !... ah ! je ne l'aurais pas jetée, jeune et belle, dans les bras d'un vieillard.

LE BARON. Un vieillard, madame...

EULALIE. Je ne vous aime pas, dites-vous ! et qu'avez-vous fait pour être aimé ? Vous avez serré une jennesse de tous les plaisirs qu'elle avait droit d'espérer... les bals, les spectacles, les concerts, les promenades, tout vous ennuie... le monde vous fait peur... le premier venu qui me regarde, qui me parle... est un séducteur dont je suis prête à accueillir les hommages... et, pour rassurer votre esprit inquiet et jaloux, il a fallu me résigner, moi, jeune et jolie, à vivre, en solitaire, en recluse... me sacrifier à vos humeurs, à vos caprices.

LE BARON. Et la fortune dont j'ai payé votre main !

EULALIE. Ah ! nous y voilà !... je vous ai achetée, vous êtes à moi... en vertu de je ne sais quel article du Code... Eh ! monsieur, j'avais dix-sept ans quand j'ai ratifié le marché passé par mon père et ma mère... sait-on ce qu'on fait à dix-sept ans ? j'étais mineure, suivant vos lois, qui ne permettent pas à une jeune fille de disposer de sa fortune... et qui l'autorisent à disposer de toute son existence ! mes parents m'ont-ils consultée quand ils m'ont vendue ?... vous connaissais-je ? avais-je étudié votre caractère ?... Je ne vous aime pas !... ah ! j'aurais pu vous aimer !... non d'amour, la différence de nos âges s'y oppose... mais de l'amitié la plus tendre, la plus sincère, si, plein d'indulgence pour les goûts de mon âge, qui ont aussi été les goûts de votre jeunesse, vous aviez eu pour moi la tendresse d'un père ou le dévouement d'un ami.

LE BARON. Et à vingt ans, madame, sait-on ce que l'on fait ?

EULALIE. On sait du moins ce que l'on pense.

LE BARON. Et ce qu'on écrit ?... Connaissez-vous cette écriture ?

EULALIE. C'est la mienne...

LE BARON. Et ces petites feuilles détachées ?

EULALIE. Quoi ! monsieur vous avez été assez indiscret ?...

LE BARON. Votre secrétaire. était ouvert.

EULALIE, *à part*. Imprudente !

Dubreuil entre; étonné, il s'arrête dans le fond.

LE BARON. Maintenant, madame, vous me direz à qui s'adressent ces pensées d'amour, ces souvenirs si profondément gravés dans votre cœur : *Son image me suit partout ; il n'est pas absent pour moi ; avec lui la vie eût été trop heureuse !* Ah ! nos liens vous fatiguent, vous voudriez les rompre... eh bien ! madame, ils seront brisés. La loi qui punit les femmes adultères, la loi qui prend en main la défense de l'époux outragé prononcera entre nous deux, et les preuves à la main.

SCENE VI.

LE BARON, DUBREUIL, EULALIE.

DUBREUIL, *s'avançant, les prend. Des preuves !.. tu n'en as plus.*

Il les déchire et les jette au feu.

LE BARON, *avec colère*. Dubreuil...

DUBREUIL, *l'arrêtant*. Nete dérange pas.

EULALIE, *à part*. Ah !

LE BARON, *farieux*. De quel droit ?..

DUBREUIL. Ne t'ai-je pas dit... je serai toujours là pour la plaindre ou pour te consoler ?

LE BARON. Va, va, ces preuves ne seront pas les seules... je découvrirai l'objet des pensées de madame !..

DUBREUIL. Est-ce que les femmes n'ont pas toujours un être de fantaisie qu'elles se créent en opposition avec leurs maris, qu'elles parent de toutes les qualités qui manquent à leurs époux ?... elles occupent leurs momens de loisir en écrivant à cet être... qui n'existe pas... en pensant à cet être... qu'elles ne verront jamais.

LE BARON. Dubreuil... je t'engage pour l'avenir à ne plus t'immiscer dans nos querelles.

DUBREUIL. Je ne t'écoute pas.

LE BARON. Et vous, madame, le temps de l'indulgence est passé... ce n'est plus un époux qui vous parle... c'est un maître, dont les ordres sévères seront désormais fidèlement exécutés. Je ne vous quitte plus.

DUBREUIL. Et tu crois que c'est là le moyen de te faire aimer ?... Parce qu'il a plu à ta femme de jeter quelques pensées isolées sur le papier, quelques phrases peut-être empruntées aux romans dont elle faisait sa lecture... te voilà résolu à te faire son geôlier... Mais réfléchis donc... quel sujet t'a-t-elle donné de te plaindre ? Je l'ai toujours vue soumise à tes moindres volontés... abandonnant le moule pour te tenir compagnie... depuis deux ans elle s'est fait estimer, respecter de

* Dubreuil, le baron, Eulalie.

tous ceux qui la connaissent ; sa froideur pleine de dignité a éloigné d'elle tous nos jeunes galans...

LE BARON. J'en serai encore plus sûr quand je l'aurai sans cesse à mes côtés.

DUBREUIL. Prends garde... un mari qui serait adoré de sa femme... finirait par s'en faire détester s'il agissait ainsi...

LE BARON. Pour commencer, vous allez quitter Paris.

EULALIE. Quitter Paris !

LE BARON. Sur-le-champ.

EULALIE, *à part*. Grand Dieu !

LE BARON. Je vous emmène à mon château.

EULALIE. Encore... me laisserez-vous bien le temps de faire ma toilette de voyage.

LE BARON. Vous êtes fort bien comme cela.

EULALIE. De prendre du linge.

LE BARON. La femme de chambre vous en apportera.

Il reprend sa place.

EULALIE, *indignée*. Mais c'est une tyrannie !

DUBREUIL, *bas*. Cédez !..

LE BARON. Toute résistance serait inutile.

EULALIE, *dans le plus grand trouble*. Vous voyez, monsieur Dubreuil, comme on me traite... voilà les bienfaits d'un mariage disproportionné...

LE BARON. Oh ! vous n'êtes pas au bout. *(L'inquiétude d'Eulalie est au comble. Elle saisit la main de Dubreuil, et lui remet la clef sans rien dire. Le baron, près de la porte.)* Eh bien ! madame ?

EULALIE. Me voici, monsieur.

Ils sortent.

SCENE VII.

DUBREUIL.

Il reste un instant embarrassé, regardant machinalement la clef.

Que les vieillards amoureux sont donc ridicules !.. morbleu ! ils méritent bien... ce qui leur arrive quelquefois... *(A lui-même.)* Mais qu'est-ce que cette clef... que la baronne m'a remise en cachette ?... *(Souriant.)* Si une jolie femme m'avait fait un pareil cadeau, il y a trente ans, j'aurais deviné ce que cela voulait dire... *(Inquiet.)* mais, je l'avoue, je n'y comprends rien... je ne doute pas de la destination de celle-ci... Qu'en faut-il faire ?... dois-je la garder ? la remettre... à sa femme de chambre peut-être ?

SCENE VIII.

DUBREUIL, M^{me} LAROCHE.M^{me} LAROCHE. Eh bien! où est-il donc?
DUBREUIL. Qui ça?M^{me} LAROCHE. Il me dit qu'il ne sera qu'un instant, et il ne reparait plus.

DUBREUIL. Mais qui?

M^{me} LAROCHE. Je suis là à l'attendre en bas, chez le marchand de nouveautés en face, et je suis bien sûre qu'il n'est pas descendu... car mes yeux n'ont pas quitté d'un instant la porte cochère de l'hôtel.

DUBREUIL. Mais enfin, madame Larocche, que cherchez-vous?

M^{me} LAROCHE. Qui? Charles!... mon fils.

DUBREUIL, étonné. Charles!

M^{me} LAROCHE. Sans doute... Maman, m'a-t-il dit, faites vos emplettes... et je vous rejoins dans dix minutes! J'aurais eu le temps d'acheter tout le magasin, et en marchandant encore.

DUBREUIL, inquiet. Vous êtes bien sûre qu'il n'est pas sorti?...

M^{me} LAROCHE. Le concierge lui-même m'a positivement affirmé qu'il ne l'avait pas vu... et un gaillard de cette taille-là, cela se voit : ça ne peut pas se cacher facilement...

DUBREUIL, éclairé par ce mot. Se cacher... et cette clef...

M^{me} LAROCHE. Eh! mais il me semble que j'entends dans la cour.... oui, M. le

baron et sa femme qui montent dans leur calèche de voyage.

Pendant le temps que madame Larocche est à la fenêtre, Dubreuil parcourt des yeux l'appartement, regardant les serrures et sa clef. Il aperçoit la porte à droite.

DUBREUIL. C'est là!

M^{me} LAROCHE. Comment ne les ai-je pas rencontrés?... ah! ils auront pris le petit escalier.

DUBREUIL, ouvrant et voyant Charles. Malheureux!

Il tient toujours la clef dans la porte.

M^{me} LAROCHE, ouvrant la fenêtre. Eh! mais c'est leur calèche de voyage!... Adieu, mon général; adieu, baronne... (Elle se retourne, Dubreuil aussi.) Sont-ils heureux!

DUBREUIL, riant. Très-heureux.

M^{me} Larocche retourne à la fenêtre.

DUBREUIL, à Charles. Silence!.. votre mère est là!

M^{me} LAROCHE, à la fenêtre. Hein!.. vous dites?... Oui, oui, ma nièce... certainement j'irai vous voir à Saint-Quentin.

La voiture part et s'éloigne.

DUBREUIL, à Charles. Partez vite!

CHARLES. Jamais je n'oublierai...

DUBREUIL, le poussant dehors. Partez... vous me remercierez plus tard.

M^{me} LAROCHE, se retirant de la fenêtre, à Dubreuil. Partis!DUBREUIL, se mettant face à face avec M^{me} Larocche. Partis!

La toile tombe.

ACTE QUATRIEME.

Le théâtre représente une salle donnant sur un jardin. Deux portes latérales; d'autres dans le fond.

SCENE PREMIERE.

ÉTIENNE, LE BARON, DUBREUIL.

DUBREUIL, allant et venant. Allons donc, Ronçay... tu as tort, cent fois tort... tu ne te conduis pas en homme raisonnable.

LE BARON. Je suis libre de me conduire avec ma femme comme bon me semble.

DUBREUIL. Non.

LE BARON. Cela ne regarde personne.

DUBREUIL. Si... sa famille d'abord, qui ne te l'a pas donnée pour la rendre malheureuse... tes amis ensuite, qui voudraient t'épargner un ridicule.

LE BARON. Et si j'aime mieux être ridicule qu'être... troupe!

DUBREUIL. En mariage, on cumule!

LE BARON, à Étienne. Après, continuez.

ÉTIENNE. Alors, quand j'ai eu dit à madame que vous aviez défendu de mettre les chevaux à la voiture... et que vous aviez ordonné au concierge de ne laisser entrer ni sortir qui que ce soit... elle est remontée dans sa chambre en pleurant.

DUBREUIL. Je crois parbleu bien.

ÉTIENNE. Une fois là... elle a prononcé plusieurs mots que nous n'avons pas entendus... puis elle s'est mise dans une colère... Elle a dit qu'il était impossible de vivre plus long-temps sous une pareille tyrannie... que la maison était un enfer!... qu'il fallait qu'il y en eût un des deux de mort pour que l'autre fût heureux.

LE BARON, étonné. Elle a dit?...

DUBREUIL, à part. Il faut qu'elle soit bien à plaindre pour exprimer un pareil souhait...

ÉTIENNE. Félicité prétend que sa maîtresse ne s'est pas couchée, et qu'elle a passé une grande partie de la nuit à écrire; ce matin madame lui a remis une lettre... que voici.

LE BARON. Bon; servez-moi avec le même dévouement, et la récompense ne se fera jamais attendre. Que l'exemple de Julien soit une leçon pour vous. C'était un bon serviteur; mais il a voulu raisonner... prendre le parti de madame... et je l'ai chassé. (*Dubreuil hausse les épaules.*) Allez... (*Dès que le domestique est parti, il lit l'adresse.*) A madame, madame Bernard.

Il se met en devoir de décaibeter la lettre.

DUBREUIL. Ronçay, que fais-tu là ?

LE BARON, brisant le cachet. Tu le vois...

DUBREUIL. Violier le secret d'une lettre!

LE BARON. Une femme ne doit pas avoir de secret pour son mari.

DI BREUIL. Voilà le cabinet noir qui fait son tour de France.

LE BARON, parcourant des yeux. Comment donc!... on envie le bonheur de sa cousine, l'heureuse liberté que lui procure la confiance d'un mari qui l'aime... on se plaint de son isolement, de la privation de toute espèce de société... on n'en avait jamais tant écrit.

Il met la lettre dans sa poche.

DUBREUIL. Tu ne vas chez personne ?

LE BARON. Non; et j'ai fermé ma porte à tout le monde sans exception.

DUBREUIL. Voilà une petite femme qui mène une vie bien agréable !

LE BARON. Et la mienne ?

DUBREUIL. Ta jeunesse, à toi, s'est écoulée au milieu des plaisirs de toute espèce; ta jeunesse a été joyeuse et dissipée; à vingt-cinq ans tu laissais une guerre active aux beautés d'Allemagne et d'Italie... tu te moquais des maris et du mariage... et maintenant le vieillard voudrait que l'on respectât les choses dont le jeune homme s'est moqué... il craint les représailles... il est jaloux, inquiet!...

LE BARON. Oui; mais ce qui le console, c'est qu'il ne souffre pas seul...

DUBREUIL. Beau motif de consolation!

LE BARON. Et qu'il ne souffrira pas longtemps.

DUBREUIL. Tant mieux, si cela doit abrégier la souffrance des autres.

LE BARON. J'ai vendu tout ce que je possédais en France... il ne me reste plus que cette manufacture, pour laquelle je suis en marché avec la maison Scaff de Mulhouse.

DUBREUIL, lisant. « Monsieur, en réponse à la vôtre du 5 courant, laquelle nous donne avis que votre intention est de trouver acquéreur pour votre fabrique de Saint-Quentin, nous avons l'honneur de vous informer que nous vous proposons un de nos associés, à l'effet de prendre connaissance de l'immeuble et de son matériel; il a nos pouvoirs pour traiter avec vous du prix et des conditions, etc., etc. »

Il lui rend la lettre.

LE BARON. L'associé de M. Scaff est en retard, mais dès qu'il arrivera le marché sera bientôt conclu, car je serai très-accommodant... je place mon argent en viager.

DI BREUIL. Dépouiller ta femme!

LE BARON. Ma fortune m'appartient... tant pis pour ceux qui auront spéculé sur elle! Je pars... j'emmène madame... où? personne ne le saura... et une fois que je serai en pays étranger... j'agirai à ma fantaisie; comme elle se conduira... je me conduirai... personne, au moins, ne viendra se placer entre elle et moi.

DUBREUIL. Mais il y a de la folie, de la méchanceté dans ce projet-là.

SCENE II.

LE BARON, DUBREUIL, EULALIE.

EULALIE. Ah! j'étais bien sûre de vous avoir vu traverser le jardin, moi cher monsieur Dubreuil... mes yeux et mon cœur vous avaient reconnu... N'est-ce pas, monsieur, que je suis bien hardie d'avoir quitté sans votre permission la belle prison dans laquelle vous m'avez reléguée pour venir saluer un ancien ami de ma famille ?

LE BARON. Du moins celui-là est aussi le mien.

EULALIE. Vous avez quitté Paris ?

DUBREUIL. Je suis à Saint-Quentin depuis trois semaines.

EULALIE. Comment? vous restez trois semaines à Saint-Quentin sans venir nous voir?... il n'y a pas pour un quart d'heure de chemin hors la ville... il y a si longtemps que nous ne nous sommes vus!... Vous me regardez... vous me trouvez bien changée... bien vieillie ?

LE BARON. N'allez-vous pas lui faire accroire que vous êtes malade ?...

EULALIE. Beaucomp plus que vous ne pensez... pas autant que je le voudrais.

DUBREUIL. Allons, il ne faut pas prendre les choses trop à cœur... la vie est un mélange de bien et de mal... et il n'y a

pas de ménage qui n'ait ses mauvais jours.

EULALIE. Et ses mauvaises années !

DUBREUIL. Ah ! par exemple, c'est trop long.

EULALIE. Eh bien ! je ne crains pas de le dire devant monsieur, mon existence est un supplice de tous les instants... je suis en butte à une inquisition continuelle... à une horrible tyrannie qui s'étend à tout ce qui m'entoure ; mes domestiques sont autant d'espions, et pour gagner l'argent que monsieur leur promet... ils inventent, ils calomniaient... S'il prend envie à monsieur de sortir, il m'enferme, ou, si je l'accompagne, ce qui est fort rare, il ne m'est pas permis de lever les yeux... le moindre mouvement de ma part m'expose aux injures les plus grossières.

DUBREUIL. Quand j'avais ma pauvre défunte sous le bras, ses yeux allaient où ils voulaient... aussi que de fois elle m'a dit : Mon ami, tu n'es pas si beau que ce monsieur-là... mais sous cette enveloppe brillante, il n'y a peut-être pas un cœur comme le tien.

LE BARON. Tant que madame n'aura pas daigné me nommer la personne qui lui inspirait l'an dernier des si belles pensées... j'aurai peur de tout le monde.

EULALIE. Eh ! monsieur, depuis plus d'un an que nous avons quitté Paris, avez-vous eu l'ombre d'un reproche à me faire ? Vous ouvrez avant moi les lettres qui me sont adressées ; celles que j'écris vous sont remises avant d'être portées à la poste ; vous épiez mon réveil... mon sommeil quelquefois... et jamais un mot ne m'est échappé qui ait pu légitimer votre épouvantable conduite envers moi. Ah ! pour quoi la loi ne permet-elle plus le divorce ?

DUBREUIL. C'est la chambre des pairs qui ne l'a pas voulu.

LE BARON, lui montrant la lettre qu'il déchire. A propos de lettres, madame, en voici une que j'ai supprimée.

EULALIE. Vous le voyez !... ma famille m'accuse peut-être d'indifférence, d'ingratitude, voilà plus de six mois que je n'ai pu écrire à ma mère ; mon père a été un moment indisposé, on m'a refusé la permission de me rendre auprès de lui.

LE BARON. Eh bien ! oui, je vous l'ai refusée... je vous la refuserais encore...

EULALIE. Ma mère demandait à passer quelques jours avec moi... monsieur ne lui a pas même répondu.

LE BARON. Ne faut-il pas se gêner ! prendre des précautions pour votre famille?... elle me déplaît, votre famille !

EULALIE. Eh ! monsieur, que ne me laissez-vous au milieu d'elle !...

LE BARON. Oui, vous seriez aujourd'hui comme votre cousine, la femme de quelque petit boutiquier...

DUBREUIL. Diable ! tu es devenu bien fier !

LE BARON. Ou vous brilleriez dans quelque comptoir de la rue Saint-Honoré ; voilà votre reconnaissance pour le rang où je vous ai élevée... J'ai jugé à propos de quitter Paris, de vous séparer de votre famille, dont le ton et les manières ne me conviennent en aucune façon. Je vous engage à l'oublier, à ne m'en jamais parler... car je suis bien décidé à ne priver pour toujours du plaisir de la voir.

SCENE III.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE. Général...

LE BARON. Qu'est-ce ?

ÉTIENNE. La famille de M^{me} la baronne descend de voiture dans la cour d'entrée.

LE BARON. C'est bon.

Le laquais sort.

SCENE IV.

LES MÊMES, hors ÉTIENNE.

LE BARON. A merveille, madame... vos ruses l'ont emporté sur ma surveillance... vous vous êtes plainte à votre famille... Tu vois, Dubreuil... on a pu écrire à d'autres !

EULALIE, avec une grande douceur. Monsieur... je vous le demande comme une grâce... faites un instant trêve à votre humeur, à vos injures... soyez pour quelques jours honnête... poli avec moi... épargnez à mes parents le spectacle de nos débats.

LE BARON. Quoi ! madame... vos parents...

EULALIE. Ils ne savent rien, monsieur... ils me croient heureuse... ne les déabusez pas.

DUBREUIL. Ah ! Ronçay, si tu t'y étais pris différemment, tu aurais fait tout ce que tu aurais voulu de ce cœur-là.

SCENE V.

LES MÊMES, M^{me} GRANGER, GRANGER, M^{me} LAROCHE, CELESTINE.

ÉTIENNE, annonçant. M. et M^{me} Granger, M^{me} Laroché, M^{me} Bernard.

GRANGER. Bonjour, mon gendre... j'espère que nous vous faisons une surprise agréable.

LE BARON, *contraint*. Très-agréable...

GRANGER. Je me suis dit : C'est la saison de la chasse et des vendanges, des fruits nouveaux et du gibier tendre ; la campagne est fort intéressante à cette époque ; et nous sommes montés en voiture pour venir vous voir.

LE BARON, *avec ironie*. Je vous en remercie.

M^{ME} GRANGER. Savez-vous que nous étions inquiets?... pas de nouvelles, pas de lettres... et depuis long-temps... je n'ai pas pu y tenir davantage... je me suis dit : Il faut que j'aille embrasser ma belle-mère... et je crois que j'ai bien fait de prendre ce parti-là... car il me semble que la santé de mon Eulalie n'est pas ce qu'elle était à Paris... je te trouve pâle !

EULALIE. Moi !

CELESTINE. Oui... tu as l'air de souffrir. *(Bat.)* Tu as des chagrins.

EULALIE. Non... une indisposition légère... qui ne sera rien.

M^{ME} LAROCHE. Quand on est riche, il faut bon être malade... on a des drogues et des médecines à choisir... vous me direz : Cela n'a qu'un temps... on finit par partir comme les autres... mais, quand on est riche, on a la consolation de laisser de quoi à ses héritiers pour essuyer les larmes qu'ils voudraient répandre... A propos de cela, ma nièce, voilà une de tes anciennes amies de pension... qui est bien heureuse... Suzanne Jaulin... la fille du marchand drapier de la rue des Bourdonnais... qui venait d'épouser ce vieux conseiller à la cour royale.

EULALIE. Quel bonheur lui est-il donc arrivé, ma tante ?

M^{ME} LAROCHE. Elle a perdu son mari au bout de six semaines.

LE BARON. Et vous appelez cela un bonheur !

M^{ME} LAROCHE. Dam ! la voilà riche à plus de trois cent mille francs.

GRANGER. Mon gendre, si j'en juge par l'extérieur, vous avez là une belle manufacture.

LE BARON. J'occupe quatre cents ouvriers.

GRANGER. Un bataillon !... mais l'ouvrier est moins aisé à conduire que le soldat... l'ouvrier lit le Constitutionnel et le Courrier français... ça le rend plus difficile sur le prix de ses journées.

DUBREUIL. Mais je ne vois pas là M. Bernard...

LE BARON, *à part*. Il ne me manquait plus que celui-là.

CELESTINE. Mon mari... ce n'est pas sa faute ; mais il n'a pas pu venir avec nous à cause de son tribunal.

LE BARON. Comment ?..

CELESTINE. A la dernière assemblée des notables... il a été nommé juge au tribunal de commerce.

M^{ME} LAROCHE. Où l'on juge tout ce qui n'est pas commerçant.

GRANGER. Moi !... il m'a toujours manqué quelques voix pour être nommé.

DUBREUIL. Il faut bien que Bernard expie sa position brillante, car il fait des affaires d'or.

CELESTINE. Nous ne vous plaignons pas, le commerce va assez bien... et, quant à mon mari, je le trouve encore plus doux, plus complaisant qu'avant mon mariage... depuis quatre ans bientôt que nous sommes en ménage, nous n'avons eu qu'une querelle... et encore à quelle occasion !... En traversant le passage du Panorama... je m'étais arrêtée, machinalement, devant la boutique de Bazin le bijoutier... j'y suis restée une minute ou deux, les yeux fixés sur une paire de boucles d'oreilles en diamants, dont la forme me plaisait assez... En quittant la boutique, pas un mot de ma part qui ait pu faire soupçonner la plus légère envie... De la part de mon mari, pas la moindre question qui ait pu faire deviner son projet... et le lendemain, en me levant, j'ai trouvé sur ma toilette... les bijoux que j'avais admirés la veille !... j'étais d'une colère !... ah ! je l'ai grondé... et je l'ai embrassé !..

DUBREUIL. Excellente recette à l'usage des maris qui veulent se faire aimer de leurs femmes.

M^{ME} LAROCHE. Oh ! mon gendre ne tient pas à l'argent !... ce n'est pas que je lui en fasse un reproche... il en fait souvent un usage si honorable... il vient de prêter vingt mille francs à mon fils pour s'établir.

EULALIE, *à part*. Pour s'établir !..

LE BARON. Et que fait-il donc... mon-sieur votre fils ?..

M^{ME} LAROCHE. Il a quitté le service depuis un an... il est dans le commerce... du côté de la Lorraine, de l'Alsace, de Bruxelles... le département n'y fait rien... il a de beaux appointements !... sept mille francs... un intérêt dans la maison... il finira par épouser la fille du patron.

EULALIE, *à part*. Épouser !

M^{ME} GRANGER. Vous croyez qu'il épousera ?..

M^{me} LAROCHE. C'est sûr ! par malheur, elles sont deux... mais la maison est immensément riche.

EULALIE, à M^{me} Laroché. Ma tante, vous auriez peut-être envie de vous reposer ?

M^{me} LAROCHE. Ne t'inquiète pas de moi, nous avons le temps.

LE BARON. Après quatorze heures de route, on a besoin de prendre quelque chose.

GRANGER. J'accepterai volontiers tout ce qu'on m'offrira.

CÉLESTINE. Et moi qui n'ai besoin de rien... je demanderai au général la permission de rester avec ma cousine ; deux parentes, deux amies d'enfance, qui ont été séparées depuis plus d'un an... ont bien des choses à se dire... des confidences à se faire quand elles se retrouvent...

LE BARON. Comment donc !... mais un désir de M^{me} la baronne est un ordre pour moi !

M^{me} GRANGER, à sa fille. Quand je te disais que tu serais heureuse avec cet homme-là !

GRANGER. Général, nous vous suivons ; le commandement vous appartient.

DUBREUIL. Et moi, je vous tiendrai compagnie, en feuillettant mes journaux, sur lesquels je n'ai pas pu jeter les yeux depuis ce matin.

SCÈNE VI.

CÉLESTINE, EULALIE.

EULALIE. Ah ! Célestine... dis-moi la vérité... il va se marier ?

CÉLESTINE. Qui ?

EULALIE. Ton frère ?

CÉLESTINE. En voilà la première nouvelle.

EULALIE. Tu me trompes.

CÉLESTINE. Moi !

EULALIE. Tu le sais !... tu crains de me le dire.

CÉLESTINE. Du tout.

EULALIE. Il se marie... lui !... ah ! c'est bien mal... après sa promesse...

CÉLESTINE. Mais il ne faut pas t'en rapporter à un mot échappé à ma mère.

EULALIE. Je l'avoue... si c'est une faute, si c'est un crime... je m'en accuse... Mais cette espérance d'avoir en lui un protecteur, un appui, me faisait supporter les dégoûts dont on abreuve ma vie... Au milieu des chagrins dont je suis accablée... je me disais : Il existe un être qui pense à moi, qui s'intéresse à moi... un être qui m'aime... qui m'aimera toujours.

CÉLESTINE. Chère amie... si on t'entendait... songe donc que tu n'es pas libre, que tu te dois à ton mari.

EULALIE. Je lui dois ma haine !

CÉLESTINE. Ta haine !

EULALIE. Ah ! nous ne pouvons plus nous comprendre !... nos positions sont si différentes !...

CÉLESTINE. Tu m'étonnes... jamais dans tes lettres tu n'as élevé la moindre plainte.

EULALIE. Si je t'avais dit la vérité dans mes lettres... elles ne te seraient pas parvenues.

CÉLESTINE. Vraiment ?

EULALIE. Oh les décachette toutes... et l'on déchire celles où j'ai le malheur de me plaindre... Oui !, la souffrance m'est perue, la plainte m'est interdite.

CÉLESTINE. Pauvre esclave !

EULALIE. Ah ! si Charles, si l'ami de mon enfance a pu oublier que mon existence était attachée à la sienne... s'il s'est choisi de nouveaux parents, une nouvelle famille... s'il a dédaigné l'amitié de la pauvre Eulalie... plus de bonheur, plus d'avenir pour moi... Ma résolution est prise, mon sort est fixé.

CÉLESTINE. Et ta famille... qui t'aime, et à laquelle tu ne songes pas !... et le monde, qui garde ses jugemens les plus sévères pour nous autres femmes... D'ailleurs, chère amie, je te le répète... je ne sais rien sur mon frère... sinon qu'il voyage pour les intérêts de sa maison de commerce... il n'est pas plus question...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LE BARON.

LE BARON. Pardon, mesdames, j'interromps un entretien qui ne peut manquer d'être fort intéressant ; mais le plaisir de causer avec sa cousine fait oublier à madame la baronne les soins à prendre pour loger convenablement sa famille... les ordres à donner aux domestiques...

EULALIE, bas au Baron. M'obéiront-ils ?

LE BARON, bas à Eulalie. Ils sont présents.

CÉLESTINE. Je te suis... je t'aiderai.

LE BARON. Il est inutile de vous fatiguer.

CÉLESTINE. Eh ! mon Dieu ! si elle était à Paris, ne serait-elle pas la première à m'offrir ses services... pour moi, pour mon fils... Viens, viens...

SCENE VIII.

LE BARON, *seul.*

Allez, allez ensemble... je serai au milieu de vous, et toutes vos paroles me seront fidèlement rapportées!... Ah! si elles pouvaient laisser échapper ce nom qu'aucune trace... que rien au monde n'a pu me faire découvrir... soupçonner... sa mort suffirait à peine pour expier les tourmens que j'endure depuis un an... ah! je le tuerais!... Mais, si Dubreuil avait raison... si ces pensées n'étaient que des réminiscences sans objet... si j'étais jaloux d'une ombre! Tous les noms dont j'ai pu me souvenir... j'ai trouvé le moyen de les placer dans la conversation, en examinant l'effet qu'ils produisaient sur ma femme quand je les prononçais... et jamais je n'ai pu surprendre le moindre indice en faveur de l'un ou de l'autre... C'est égal, il est impossible que ma femme n'aime pas quelqu'un; elle a un amant... ils ne se voient pas... ils ne s'écrivent pas... mais ils attendent ma mort pour se rejoindre, pour s'unir!... ma mort!... Ah! si je connaissais le misérable!

SCENE IX.

LE BARON, UN LAQUAIS, puis CHARLES.

ÉTIENNE. Général, c'est la carte d'un monsieur qui est là, dans l'antichambre.

LE BARON, *lisant.* Charles Laroche!... par quel hasard?... Faites entrer. (*Le laquais sort.*) Voilà une visite bien singulière.

CHARLES. Pardon, monsieur de Ronçay: j'ai d'abord à vous offrir mes excuses relativement au retard que j'ai apporté à me présenter chez vous... il y a plusieurs jours que je devrais être à Saint-Quentin; mais les routes sont si mauvaises!...

LE BARON, *préoccupé d'une autre idée.* Vous êtes le cousin de ma femme?

CHARLES. Oui, monsieur, et l'un des associés de la maison Scaff et compagnie, de Mulhausen.

LE BARON. Associé de M. Scaff!

CHARLES. Il me semblait que vous en étiez informé par la lettre que vous avez reçue.

LE BARON. La voici. On m'annonce bien l'arrivée d'un associé, mais on ne me le nomme pas.

CHARLES. C'est qu'au moment où

M. Scaff fermait sa lettre son choix était encore incertain.

LE BARON, *à part.* C'est singulier, ce nom-là ne m'était jamais venu dans l'idée.

CHARLES. Voici mes pouvoirs, ma procuration... l'adresse d'un notaire à Saint-Quentin... homme fort instruit et fort modeste; il a été député, et n'a jamais rien demandé pour sa famille.

LE BARON, *prenant l'adresse.* M. Drouin... un original... mais du reste un parfait honnête homme... c'est mon notaire... pour acheter.

CHARLES. Si vous voulez me mettre à même de commencer notre opération, et de visiter la manufacture?

LE BARON, *avec un peu de soupçon.* Vous êtes bien pressé...

CHARLES. Je ne fais que seconder vos desirs... votre dernière lettre était elle-même très-pressante, vous parliez de l'intention de liquider votre fortune, afin de partir tout de suite pour l'étranger...

LE BARON. Et qui vous a si bien instruit?

CHARLES. Je suis chargé de la correspondance avec le nord et l'est de la France.

LE BARON. C'est encore un secret pour ma femme.

CHARLES. J'entends : c'est une surprise que vous lui ménager?

LE BARON. Sa santé me donne des inquiétudes...

CHARLES. Et la Faculté vous a conseillé les voyages... l'Italie... c'est le pays des résurrections...

LE BARON, *à part.* Il ne demande pas même à la voir... cette froideur-là n'est pas naturelle...

CHARLES. Cette pauvre cousine!...

LE BARON, *à part.* Ah! l'intérêt perce malgré lui...

CHARLES. La chaleur et les variétés du climat seront pour madame la baronne des remèdes souverains... A son âge, la vie a de profondes racines... votre tendresse, vos soins, doivent la lui rendre encore plus chère!...

LE BARON, *à part.* Il ne sait rien...

CHARLES. Mais, malgré le désir que j'ai de vous être agréable, il m'est impossible de prolonger mon séjour à Saint-Quentin... des intérêts graves, des expéditions lointaines, me rappellent à Mulhausen... nous pourrions dès à présent discuter les points principaux.

LE BARON. Non... j'ai dans mon cabinet le plan de la manufacture et des terrains, que j'ai fait établir par un arpenteur juré de la ville... plus une estimation approximative des bâtimens et des machines... je

vais les chercher pour vous les remettre... vous les examinerez... ou vous les soumettez... de votre côté, à un architecte..... nous en avons ici presque autant que de maisons.

CHARLES. J'ai avec moi un jeune ingénieur des ponts-et-chaussées qui m'accompagnera dans la visite d'expertise que nous aurons à faire.

LE BARON. C'est encore mieux; restez, je reviens.

SCENE X.

CHARLES, seul.

Ah! qu'il m'a fallu d'empire sur moi-même pour ne pas me trahir!... cette voix, que je n'avais pas entendue depuis le jour où elle éclata si durement en accusations injustes contre cette pauvre Eulalie..... cette voix!... j'éprouvais à l'entendre de nouveau un supplice indéfinissable!... je retenais ma haine... je craignais à chaque instant qu'elle ne m'échappât, ou qu'il ne lût sur ma figure toute d'aversion qu'il m'inspire... Ah! s'il se doutait que cette mission ne m'était pas destinée! que j'ai profité de l'absence du nom sur la lettre d'avis pour prendre la place de celui qui en était chargé... s'il se doutait, le misérable, que ce pauvre Julien m'a révélé toute l'infamie de sa conduite.... que ce digne serviteur, si dévoué à ma pauvre cousine, m'a écrit que son maître avait le projet de s'expatrier, de ruiner sa femme, de l'abandonner dans quelque couvent d'Espagne ou d'Italie!... Non, il n'accomplira pas ce funeste projet.... je tenterai tout pour instruire Eulalie du péril qui la menace... et des dangers qu'elle court si elle consent à s'éloigner de sa famille!...

SCENE XI.

CHARLES, EULALIE.

EULALIE, croyant parler à son mari. Monsieur, tout est prêt... Ciel! Charles!

CHARLES. Eulalie!

EULALIE. Vous!... vous, ici!

CHARLES. Silence.

EULALIE. Par quel hasard?

CHARLES. J'y suis venu pour vous.

EULALIE. Ah! il m'aime encore!...

CHARLES. S'il fallait ma vie... pour vous épargner une peine, un chagrin.... je la donnerais de grand cœur.

EULALIE. Des peines... des chagrins... je ne m'en souviens plus...

CHARLES. J'attends ici M. de Ronçay...

oh! rassurez-vous; j'ai dû me charger d'une mission auprès de lui... afin de parvenir jusqu'à vous, Eulalie; il faut que je vous parle sans que nous puissions être surpris ni entendus par personne...

EULALIE. Pourquoi?

CHARLES. J'ai d'horribles secrets à vous révéler.

EULALIE. A moi?

CHARLES. Votre fortune... votre liberté... votre vie peut-être menacée.

J'ai l'on voit le baron épiant et écoutant.

EULALIE. Grand Dieu!... mais d'où savez-vous?

CHARLES. Ne m'interrogez pas; M. de Ronçay peut revenir... une minute d'hésitation peut nous perdre...

EULALIE. Vous perdre!... ah! dites, que faut-il faire?

CHARLES. M'indiquer un lieu... une heure...

EULALIE. Quand?

CHARLES. Ce soir, cette nuit...

EULALIE. Cette nuit...

CHARLES. Dans le jardin qui dépend de cette maison j'ai remarqué une biche au mur, par laquelle il est facile de s'introduire...

Le baron fait du bruit.

CHARLES. Paix!... on vient... c'est lui.

EULALIE, à part. Mou mari!

SCENE XII.

EULALIE, LE BARON, CHARLES.

LE BARON. Ah! madame, vous aviez sans doute été avertie de l'arrivée de M. votre parent, et vous le préveniez que par une coïncidence particulière toute votre famille...

EULALIE. Je venais, monsieur, vous rendre compte de la distribution des logements que j'ai faite, lorsqu'en entrant ici... j'ai rencontré mon cousin... que je n'avais pas vu depuis bien long-temps... et j'allais me retirer quand vous êtes arrivé; car je pense que cette visite ne sera pas la seule que mon cousin voudra bien vous rendre.

CHARLES. J'espère, avec la permission de monsieur, avoir, avant mon départ, l'honneur de vous présenter mes hommages.

Eulalie salue et se retire.

SCENE XIII.

LE BARON, CHARLES.

LE BARON. Voilà, monsieur, les papiers dont je vous ai parlé; vous pouvez prendre le temps de les examiner à loisir...

CHARLES. Il faut que notre opération soit terminée sous deux jours.

LE BARON. Absolument ?

CHARLES. Je n'ai que quarante-huit heures à rester à Saint-Quentin.

LE BARON. Moi... j'ai dans l'idée que vous n'en partirez pas aussi promptement que vous le croyez.

CHARLES. Les instructions de ma maison sont positives...

LE BARON. Et les événemens sur lesquels on n'a pas compté et qui dérangent toutes les instructions du monde.

CHARLES. Je tiens beaucoup à ne pas prolonger mon séjour en ces lieux... j'espère avoir terminé plus tôt que je ne le croyais l'opération importante... qui, avec l'avôtre, m'appelaient dans le pays... Au surplus, monsieur, je vais me mettre en mesure... j'aurai l'honneur de vous voir demain dans la matinée.

LE BARON. Dans la matinée soit.

Charles salue et se retire.

SCENE XIV.

LE BARON, puis un LAQUAIS.

LE BARON. Ah ! c'est lui ! (*Il sonne, le laquais entre et apporte de la lumière.*) Faites venir Jacques le jardinier ! (*Le laquais sort.*) Ah ! le voilà celui dont l'image la suit partout... voilà l'infâme qui m'a volé mon bonheur... le misérable qui a porté ledeshonneur dans ma maison !... Et je suis un tyran !... et madame se plaint de mes soupçons !... Enfin les voilà justifiés... Je puis me venger... ah ! ma vengeance sera terrible comme l'offense... Tu violates mon domicile... tu joins la lâcheté à l'outrage... tu t'introduis furtivement, nuitamment chez moi... comme un voleur... comme un assassin... Eh bien ! je te traiterai comme un assassin, comme un voleur !... un duel avec le séducteur de ma femme... si donc !... il me tuerait, et il épouserait ma veuve !... Le monde a de la pitié pour celui qui trompe... et jamais pour celui qui est trompé.

SCENE XV.

LE BARON, JACQUES.

JACQUES. Vous me demandez... mon général ?

LE BARON. Jacques, je ne suis pas content... de toi... tu te négliges...

JACQUES. Moi... je me néglige... ah ! bien ! par exemple, je ne m'attendais guère à ce compliment-là de votre part...

LE BARON. Tu n'as plus le même sèle qu'autrefois.

JACQUES. Toujours...

LE BARON. Je sais bien que nous sommes en hiver, que les nuits sont longues et froides.

JACQUES. Pour ceux qui ne dorment pas.

LE BARON. Mais tu dors, toi...

JACQUES. C'est juste.

LE BARON. Comment ! c'est juste ?

JACQUES. Ma pauvre Catherine était malade... il a fallu la soigner... Je n'ai qu'une femme... et si je la perdais... je ne vaudrais plus grand'chose... Savez-vous qu'on a deux ans de ménage chez nous ?... Ah ! dain... nous nous sommes mariés jeunes... ça fait qu'on vieillit de compagnie.

LE BARON, impatient. Ta négligence, si elle continuait, pourrait avoir des suites graves.

JACQUES. Qu'est-ce que vous craignez ?

LE BARON. Tout.

JACQUES. Mais vous êtes isolé.

LE BARON. On a fait, ces jours-ci, dans quelques établissemens semblables au mien... des tentatives sérieuses de vol... d'escalades...

JACQUES. Bah !...

LE BARON. On a essayé de s'introduire la nuit dans les magasins.

JACQUES. Voyez-vous... ça !

LE BARON. Il est question d'une bande de malfaiteurs qui exploitent le département et qui rôdent dans les environs de Saint-Quentin...

JACQUES. En avant la canardière...

LE BARON. Jacques, tu sens de quelle importance il est pour moi que tu redoubles de surveillance.

JACQUES. Dormez en repos.

LE BARON. Cet établissement composela majeure partie de ma fortune... si je le perdais, tu serais sans place.

JACQUES. Je n'ai pas besoin que vous m'en disiez davantage, les nuits sont noires... nous n'avons pas de lune... mais on n'aura pas l'arme au bras... et le premier malin qui montera le bout de son nez...

LE BARON. Sois prudent...

JACQUES. Laissez donc... un méchant de moins, c'est autant de gagné pour les bons. (*Dubreuil entre.*) Bonsoir M. Dubreuil. Il sort.

SCENE XVI.

DUBREUIL, LE BARON.

LE BARON, à Dubreuil, qui entre. Eh bien ! Dubreuil, si je te disais maintenant... je sais ce nom que j'ai tant maudit sans le connaître !...

DUBREUIL. Chimères !

LE BARON. Je suis trompé, déshonoré,

par la plus fausse, la plus perfide de toutes les femmes!

DUBREUIL. Propos de jaloux.

LE BARON. J'en suis sûr.

DUBREUIL. A cela je te répondrai : Je le verrais que je ne le eroirais pas...

LE BARON. Mais, entêté, j'aides preuves.

DUBREUIL. Ils sont tous comme cela!... ils ont tous des preuves... du moment qu'un mari s'est mis dans la tête de soupçonner sa femme... elle ne dit pas un mot, ne fait pas un geste qui ne dépose contre elle... et ne devienne à l'instant nième une preuve... que son mari n'a pas le sens commun.

LE BARON. Si je te disais... mais non... DUBREUIL. Où vas-tu?

LE BARON. Prendre d'utiles précautions, causer avec le maire de notre canton...

DUBREUIL. Mettre l'autorité de moitié dans un secret de famille... compromettre ta femme, livrer les débats de ton intérieur à la malignité, car un maire n'est pas plus discret qu'un autre homme, et quand il trouve l'occasion de rire aux dépens d'un administré... il la saisit avec d'autant plus de plaisir que, les administrés ne laissent jamais échapper l'occasion de prendre leur revanche. Crois-moi, laisse là ton orgueil de mari trompé. S'il est vrai que tu sois en droit d'adresser de justes reproches à ta femme... ce que je ne crois pas, prends un parti sage et prudent... pardonne si tu l'aimes... si tu ne l'aimes pas... séparez-vous sans éclat... sans scandale...

LE BARON. Oui, la séparation, mais après la vengeance.

DUBREUIL. Ronçay.

LE BARON. Et je cours assurer la mienne.

Il sort.

SCENE XVII.

DUBREUIL, seul.

Pauvre tête sans cervelle!... Il n'est occupé qu'à faire son malheur... et celui d'une femme qu'avec un peu de raison et d'indulgence il aurait rendue si heureuse!...

SCENE XVIII.

DUBREUIL, EULALIE, GRANGER, M^{me} GRANGER, M^{me} LAROCHE, CÉLESTINE, DOMESTIQUES avec des flambeaux.

EULALIE. Maman, votre chambre et celle de papa sont au premier bout du corridor... Madeleine vous y conduira....

GRANGER. Où est donc mon gendre?

EULALIE. Probablement à faire sa ronde dans les ateliers.

M^{me} GRANGER. J'espère que demain nous

les visiterons... ses ateliers... et que le baron sera assez galant pour nous offrir des échantillons de sa fabrique... il en sort, dit-on, de fort belles étoffes...

GRANGER. Ma foi, je ne conçois pas, quand on est baron, qu'on reste manufacturier...

DUBREUIL. Depuis 1830, tout le monde peut se faire baron... Il ne faut que de l'audace... mais tout le monde ne peut pas se faire manufacturier, il faut des espèces.

M^{me} LAROCHE. Moi, je ne connais rien d'honorable comme une profession qui mène à la fortune...

EULALIE. Ma tante... votre chambre est au numéro dix... et celle de Célestine est entre la vôtre et la mienne... la domestique a monté tous vos effets...

Onze heures sonnent.

GRANGER. Onze heures qui sonnent... il faut me mettre à l'heure du pays... Je ne serai pas long-temps à fermer l'œil...

M^{me} GRANGER. Vous avez toujours aimé à dormir.

DUBREUIL. Et moi?... vous me logez...

EULALIE. Tout-à-l'heure... un moment.

GRANGER. Tu diras bien des choses à mon gendre de notre part.

EULALIE. Oui, papa.

Granger l'embrasse.

M^{me} GRANGER. L'embrassant. Tu ne te couches pas encore. Tu attends M. de Ronçay? Tu as raison... plus un mari est vieux, plus il faut avoir soin de lui.

M^{me} LAROCHE. A demain, ma nièce.

EULALIE. Bonne nuit, ma tante.

CÉLESTINE. Je ne te dis pas bonsoir, moi, nous nous reverrons encore.

EULALIE. Oui, j'irai frapper chez toi avant d'entrer dans ma chambre.

On sort, précédé de domestiques avec flambeaux.

SCENE XIX.

EULALIE, DUBREUIL.

EULALIE. Et ne vous avoir pas revu depuis le jour fatal où je fus forcée de vous remettre cette clef!... Ah! je n'étais pas coupable, vous l'avez su.

DUBREUIL. Oui, Charles m'a tout dit... et je l'ai cru.

EULALIE. Ah! vous me croirez aussi, quand je vous dirai que si j'ai à me reprocher des pensées que je n'ai pas la force de combattre... un sentiment involontaire que la sollicitude augmente, que l'absence grandit, auquel la comparaison vient donner un nouvel aliment... Je n'ai à me reprocher aucune action coupable, aucune. Ce n'est pas à vous que, je voudrais taire

ou déguiser la vérité... Dubreuil, j'ai besoin de votre estime.

DUBREUIL. Mais vous l'avez, chère enfant.

EULALIE. Donnez-m'en une preuve ; soyez mon guide, mon appui... arrachez-moi à moi-même.

DUBREUIL. Que dites-vous ?

EULALIE. Cette femme qui tout-à-l'heure encore vous parlait de son innocence... qui est fière d'avoir résisté, même aux plus doux penchans de son cœur, cette femme est sur le bord de l'abîme... Empêchez-la d'y tomber.

DUBREUIL. Grand Dieu !

EULALIE. J'ai revu Charles.

DUBREUIL. Quand ?

EULALIE. Aujourd'hui.

DUBREUIL. Où ?

EULALIE. Ici.

DUBREUIL. Et votre mari ?

EULALIE. Charles est, à ce qu'il paraît, chargé d'une affaire pour M. de Ronçay. Pendant un instant nous sommes restés seuls.

DUBREUIL. En êtes-vous bien sûre ? N'avez-vous point été vus, entendus ?

EULALIE. Charles m'a parlé d'un secret qu'il ne veut révéler qu'à moi... d'où dépend, dit-il, mon bonheur, ma liberté, ma vie, peut-être.

DUBREUIL. Eh bien !

EULALIE. Il me demandait de me rendre au jardin... il m'y attend sans doute.

DUBREUIL. Et vous avez promis ?

EULALIE. Moi ! non... non... l'honneur m'est plus cher que ma vie, je n'ai point promis... je n'irai pas.

DUBREUIL. Bien.

EULALIE. Mais, s'il était vrai que ce secret touchât à mon existence...

DUBREUIL. Eh bien ?

EULALIE. Ah ! Dubreuil, je suis si jeune, mon ami... Il vous le dirait peut-être à vous.

DUBREUIL. A moi !

EULALIE. Oui ; il connaît votre amitié, votre attachement pour la famille de la pauvre Eulalie.

DUBREUIL. J'irai.

EULALIE. Bientôt ?

DUBREUIL. Je pars à l'instant même.

EULALIE. Ah ! que vous êtes bon ! (*Un coup de feu.*) Malheureux ! ils l'ont tué !...

ACTE CINQUIÈME.

Le théâtre représente le même salon qu'au quatrième acte, seulement on a ôté la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

ETIENNE, M^{me} LAROCHE, CÉLESTINE.

À la lever du rideau, les deux femmes sont assises devant la cheminée, accablées de douleur. Étienne est debout et fort triste.

M^{me} LAROCHE. Conçoit-on rien à un pareil événement ?

CÉLESTINE. Ah ! mon Dieu !.. mon Dieu ! quel malheureux accident !

M^{me} LAROCHE. C'est infâme !.. c'est épouvantable ! être assassiné dans ses domaines !

CÉLESTINE. Ce pauvre général !

ETIENNE. Un homme qui, avec nous, a toujours l'argent à la main !

M^{me} LAROCHE. Et comment va-t-il ce matin ?

CÉLESTINE. Comment a-t-il passé la nuit ?.. qu'a dit le médecin ?

ETIENNE. Le médecin dit que pour sa position le général va assez bien... mais qu'un pouce plus bas il était tué raide !..

M^{me} LAROCHE et CÉLESTINE. Tué !

M^{me} LAROCHE. Et dire qu'on n'a pas pu savoir quel est le misérable qui a blessé ce pauvre général ?

ETIENNE, entre ses dents. Patience... patience... avec le temps tout se découvrira.

CÉLESTINE, vivement. Est-ce qu'on a déjà des soupçons sur quelqu'un ?

M^{me} LAROCHE. Est-ce que vous savez quelque chose ?

ETIENNE, à demi-voix. Peut-être !

M^{me} LAROCHE. Mon garçon, il faut parler, c'est votre devoir.

ETIENNE. On parlera quand il sera temps.

M^{me} LAROCHE. Il se faut souvent qu'un mot, qu'un rien, pour mettre sur la voie et faire découvrir la vérité... Ah ! si je savais quelque chose, on n'aurait pas besoin de me le demander.

CÉLESTINE. Oui ; mais avant de parler, réfléchissez bien ; quelquefois aussi il suffit d'un mot pour compromettre une personne innocente... pour jeter toute une famille dans le désespoir et se préparer des remords éternels.

M^{me} LAROCHE. Le général a peut-être des ennemis ?.. les gens riches n'en manquent pas.

ETIENNE. Tout le monde en a... quelquefois bien près de soi.

CÉLESTINE. Près de soi !

ETIENNE. Oui... oui... je m'entends.

M^{me} LAROCHE. Si j'ai un conseil à vous donner... point de ménagemens... la justice est censée pour tout le monde... et

surtout pour les scélérats... parlez... dites ce que vous savez... Celui qui attend à la vie de son prochain ne mérite pas de pardon ; c'est mon opinion et celle de beaucoup d'honnêtes gens.

SCENE II.

LES MÊMES, DUBREUIL.

DUBREUIL, à Étienne. Étienne, le général vous demande.

ÉTIENNE. Je me rends près de lui.

Il sort

CÉLESTINE. Mais enfin, mon cher monsieur Dubreuil, comment ce malheur-là est-il donc arrivé ?

M^{me} LAROCHE. Oui, comment cela est-il venu ?

DUBREUIL. Le général revenait d'une visite dont j'avais cherché à le détourner, et certes, quoique je fusse loin de prévoir ce qui est arrivé, il aurait bien fait de suivre mes conseils... je ne lui en ai jamais donné que de bons... la nuit était noire en diable... avant de rentrer, il avait déjà fait deux ou trois fois le tour du mur de son jardin, et il allait ouvrir la petite porte qui donne sur le chemin vicinal de la commune quand il a été atteint d'un coup de feu... La balle a fort heureusement traversé les chairs du bras gauche ; mais il paraît qu'elle a occasionné une grande perte de sang, car le général était évanoui lorsqu'on l'a trouvé et ramené chez lui.

M^{me} LAROCHE, à part. Si ç'avait été un pauvre diable, on ne s'en serait pas inquiété, et il n'aurait passé toute la nuit à la belle étoile.

CÉLESTINE. Une blessure... à l'âge du général... cela peut devenir très-inquiétant.

M^{me} LAROCHE. Quelque méchant ouvrier qu'il aura chassé.

DUBREUIL. Il n'a renvoyé qu'un domestique... et il y a de cela déjà quelque temps... d'ailleurs ce n'était pas pour inconnu, et l'homme n'est point malheureux.

CÉLESTINE. Cette pauvre Eulalie !.. que je la plains !.. elle a veillé toute la nuit dans la chambre à côté de celle de son mari... Elle pleurait... elle se lamentait... elle était dans un état déplorable ! elle s'est trouvée mal trois fois ce matin, seulement, épuisée de fatigue... elle s'est assoupie.

M^{me} LAROCHE. Ah ! je donnerais... je ne sais quoi pour qu'on parvint à découvrir l'assassin.

SCENE III.

M^{me} LAROCHE, DUBREUIL, CÉLESTINE, GRANGER.

GRANGER. On est sur ses traces.

M^{me} LAROCHE. Ah !

CÉLESTINE. On a des indices nouveaux ?

GRANGER. Mieux que cela.

M^{me} LAROCHE. Des preuves ?

GRANGER. Pas tout-à-fait... mais de graves présomptions... tout cela est encore un mystère... et il paraît que mon gendre tient beaucoup à ce que rien ne s'ébruite encore... Un étranger dont personne ne sait le nom, s'est introduit hier soir dans le jardin.

DUBREUIL, à part. Ciel !

GRANGER. Il a escaladé le mur.

M^{me} LAROCHE. La route que prennent les criminels.

GRANGER. A peine il a eu commis son attentat, qu'il a cherché à se sauver.

M^{me} LAROCHE. Comme de raison.

GRANGER. Mais, en s'enfuyant... il a laissé tomber des lettres, des papiers, que la petite fille du concierge a ramassés, et que l'enfant vient d'apporter à mon gendre.

DUBREUIL, à part. Ah ! le malheureux !

M^{me} LAROCHE. Et qu'on vienne dire qu'il n'y a pas une justice divine !.. une Providence qui veille sur tout ce qui se passe ici-bas !..

DUBREUIL, à part. Pauvre femme... si elle savait qui l'on soupçonne !

GRANGER. La joie que le général a ressentie de cette découverte lui a fait, pour un instant du moins, oublier les douleurs de sa blessure... et, dans ce moment, à ce que m'a dit un de ses gens, il est occupé à dicter une plainte au procureur du roi.

SCENE IV.

M^{me} LAROCHE, M^{me} GRANGER, DUBREUIL, CÉLESTINE, GRANGER.

M^{me} GRANGER, furieuse. En voici bien d'une autre !

TOUS. Qu'est-ce donc ?

M^{me} GRANGER. Le général qui ne veut pas voir sa femme !

CÉLESTINE. Quoi, ma tante !

M^{me} GRANGER. Eulalie s'est présentée trois fois à la porte de la chambre de son mari... trois fois l'entrée lui en a été refusée.

CÉLESTINE, inquiète. Et sous quel prétexte ?

M^{me} GRANGER. Aucun... j'étais outrée !.. et si ma fille ne m'en eût pas empêchée... je me serais moquée de la consigne, et j'aurais été moi-même faire une scène au général... refuser de voir ma fille !

CÉLESTINE. Ne vous affligez pas, ma tante, c'est peut-être un excès de zèle de la

part des gens du baron, qui auront voulu épargner la sensibilité de ma cousine.

M^{ME} LAROCHE. Un caprice de malade...

DUBREUIL. Vu la position du général, il faut être indulgent, et lui passer quelque chose... la grande quantité de sang qu'il a perdue l'a beaucoup affaibli... sa tête a pu éprouver quelque dérangement.

M^{ME} GRANGER. Enfin ma fille a voulu tenter seule un dernier effort!... mais, si le résultat n'est pas tel que je le désire... si mon Eulalie subissait un nouvel affront, je ne garde plus de mesure... j'éclate!

DUBREUIL. Non, point d'éclat... point de bruit... tâchons, au contraire, d'empêcher que les événements de cette nuit soient exploités par une curiosité maligne... dont les suppositions malveillantes auraient le plus funeste danger... J'ai, sur le crime qui a été commis, des idées différentes de celles du général, et je ne crois pas, malgré tout ce qu'on lui a fait dire, qu'il soit sur la trace du vrai coupable!... Gardons encore un silence prudent... évitons surtout la présence de ces gens qui, dans l'exaltation de leur zèle, emprisonneraient vingt innocents dans la crainte de laisser échapper un coupable.

M^{ME} LAROCHE. Mais, puisque mon beau-frère vous dit qu'on a trouvé des lettres... des papiers!...

DUBREUIL. Et savez-vous ce que contiennent ces lettres, ces papiers?... savez-vous s'ils appartiennent à celui qui les a perdus?... si celui-ci ne les a pas égarés dans le dessein de faire planer les soupçons sur un autre que lui?... Ah! quand il s'agit de faire peser sur un homme une accusation capitale... quand il suffit quelquefois d'un mot pour le faire condamner et l'envoyer à l'échafaud... on ne saurait agir avec trop de réserve, de prudence!... Hélas! quand un crime vient d'être commis, dans notre impatience à le venger, nous ne sommes que trop enclins à voir des coupables partout!...

M^{ME} LAROCHE. L'espèce humaine n'est pas indulgente...

SCENE V.

LES MÊMES, ÉTIENNE.

ÉTIENNE. Monsieur Dubreuil... le général désirerait vous parler...

DUBREUIL. Cela suffit; je vais y aller.

M^{ME} GRANGER. Et ma fille?

ÉTIENNE. Elle est avec lui.

M^{ME} GRANGER. Ah!...

CÉLESTINE. Je vous le disais bien, ma tante!

ÉTIENNE. Après l'accident qui lui est

arrivé, mon maître, décidé à ne recevoir personne, craint que le séjour de cette maison n'offre rien d'agréable à des dames.

M^{ME} LAROCHE. Il est poli, mon neveu... une invitation de nous en aller.

ÉTIENNE. Je ne fais que vous répéter ses paroles.

Il sort.

DUBREUIL, à part. Il veut éloigner les parents de sa femme.

M^{ME} LAROCHE. Ce n'est pas tout que d'être blessé... il faut encore être honnête.

DUBREUIL. Allons... allons... vous ne pouvez pas lui en vouloir d'une parcelle attention... il craint que la maison ne vous paraisse triste, maussade. C'est à vous de rester... si l'ennui ne vous fait pas peur.

SCENE VI.

LES MÊMES, EULALIE.

EULALIE, se jetant dans les bras de sa mère. Ah! maman... maman... protégez-moi... secourez-moi...

TOUS. Qu'est-ce?

M^{ME} GRANGER. Qu'as-tu?

EULALIE. Ah! c'est affreux!... c'est épouvantable!...

CÉLESTINE. Parle... parle...

EULALIE. C'est moi... moi qu'il accuse!

CÉLESTINE. Toi!

GRANGER, M^{ME} GRANGER, LAROCHE. Toi, quelle horreur!

EULALIE. Devant ses gens, il m'a appelée son bourreau, son assassin... il a osé me demander le nom de mon complice... Interdite, effrayée... j'ai cru un moment qu'il n'avait plus sa tête à lui; mais il m'a répété cette question avec un sang-froid si cruel... que, saisie d'épouvante et d'indignation, je me suis enfuie pour me jeter dans vos bras et vous demander secours et protection.

M^{ME} LAROCHE. Cet homme est décidément un fou... un fou dangereux; je ne resterai pas deux heures de plus dans ce bicoque de manufacture.

CÉLESTINE. Maman... maman... n'abandonnons pas cette pauvre Eulalie! je vous en prie...

GRANGER. Je veux le voir... lui parler... il ne faut pas qu'il s' imagine, parce qu'il a été général...

DUBREUIL. Granger, suivez-moi... nous allons le voir, lui parler tous les deux... c'est dans les cas difficiles que l'amitié se montre fidèle et dévouée; la mienne ne vous manquera jamais.

Ils sortent tous deux.

SCENE VII.

M^{me} GRANGER, EULALIE, CÉLESTINE, M^{me} LAROCHE.

EULALIE. Ah ! ma mère, vous avez fait le malheur de ma vie...

M^{me} LAROCHE. Ton malheur !

M^{me} GRANGER. Calme-toi, mon enfant...

CÉLESTINE. Oui...

EULALIE. Me calmer !... quand il m'accuse d'avoir attenté à ses jours !... Ah ! le misérable !... il me juge d'après lui, d'après son cœur...

M^{me} GRANGER. Que dis-tu ?

EULALIE. Ah ! tu le sais, toi, ma chère Célestine, toi à qui j'ai confié mes peines... mes chagrins ; depuis trois ans je suis la plus malheureuse des femmes...

M^{me} LAROCHE. Mais c'est impossible !

CÉLESTINE, à part. Oh ! non, ce n'est pas impossible.

EULALIE. Au sein de cette opulence que tant de regards m'ont envinée... j'ai versé plus de larmes... enduré plus de tourmens !... j'ai été méconnue... humiliée... méprisée... ah ! ma mère... voilà le bonheur que vous m'avez fait !

M^{me} GRANGER. Mon enfant... la douleur t'égaré... tu es injuste.

EULALIE. Ah ! pourquoi n'avez-vous pas pensé que cette jeune fille si timide et si franche avait besoin de trouver un cœur qui répondit au sien ?... pourquoi l'avez-vous pressée, quand elle s'ignorait encore, de former des vœux que rien ne pouvait plus rompre ?... pourquoi l'avez-vous déshéritée à plaisir de ces sentimens d'amour et de tendresse qui ont fait le bonheur de votre vie ?... car enfin mon père, vous l'avez aimé... vous étiez du même âge quand vous l'avez épousé... et vous saviez bien que notre cœur ne perd jamais ses droits.

M^{me} GRANGER, émue. Eulalie ! Eulalie !

CÉLESTINE. Ma cousine...

EULALIE. En m'unissant à un homme que je ne pouvais aimer, ma mère... vous m'avez exposée au malheur d'en aimer un autre...

M^{me} GRANGER. Malheureux enfant !... qu'oses-tu dire !...

M^{me} LAROCHE. En aimer un autre !

EULALIE. Ah ! votre fille n'a jamais trahi ses devoirs ! Si elle était coupable, viendrait-elle se réfugier sur le sein de sa mère ? (Elles s'embrassent.) Mais le malheureux qui depuis trois ans l'opprime et l'insulte... n'en poursuivra pas moins sa vengeance... par lui je serai accusée... rainée devant les tribunaux... à sa honte, t'en sortiras innocente et libre... mais le

souçon n'en aura pas moins empoisonné, flétri mon existence.

CÉLESTINE, à sa mère. M'en voudrez-vous encore de me croire heureuse ?

M^{me} LAROCHE. Ah !... qui aurait dit ça ?

M^{me} GRANGER. Mais tu t'alarmes à tort... mon enfant, les choses ne peuvent pas être poussées aussi loin que tu le crains...

SCENE VIII.

EULALIE, M^{me} GRANGER, DUBREUIL, GRANGER.

M^{me} GRANGER. Eh bien ! Dubreuil !

DUBREUIL. Il ne veut rien entendre.

M^{me} GRANGER, et les autres. Rien ?

EULALIE. Ah ! moi qui le connais, je n'ai pas un seul instant douté de l'inutilité de vos démarches.

DUBREUIL. J'ai eu beau lui représenter combien ses accusations à votre égard seraient fausses, ridicules, dénuées de toute espèce de vraisemblance, un rire amer était la seule réponse que j'en obtenais... Mais ce qui le maintient dans le projet qu'il a formé, ce sont ces malheureuses lettres trouvées dans le jardin... près du mur ébréché... la lecture de ces lettres l'a rendu furieux, implacable... Il paraît qu'un des domestiques du baron entretenait une correspondance active avec votre cousin...

M^{me} GRANGER. Ton cousin ?

M^{me} LAROCHE. Mon fils !

EULALIE. Jusqu'à ce moment, j'ignorais cette correspondance. Je n'attribuais le renvoi de Julien qu'à l'intérêt que ce domestique me témoignait et au refus qu'il avait fait d'épier mes actions et de rapporter mes paroles.

M^{me} GRANGER. Comment ! c'en est à ce point là !

EULALIE. Ah ! vous ne pouvez pas vous faire une idée de tout ce que j'ai eu à souffrir de l'injustice et de la jalousie effrénée de cet homme... mais son abominable méchanceté sera du moins trompée dans son attente : au lieu de deux victimes, il n'en aura qu'une, celle qui depuis long-temps est habituée à gémir... mais Charles échappera à sa vengeance... Charles a quitté le pays...

SCENE IX.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES. Non, madame.

EULALIE. Charles !

DUBREUIL. L'imprudent !

GRANGER. Mon neveu !...

M^{me} LAROCHE, avec sévérité. Mon fils, votre présence ici !...

CHARLES. Ma mère, j'accomplis le devoir d'un bonnet homme.

M^{ME} LAROCHE. Mais, malheureux!

CHARLES. Je viens à l'instant d'être informé que des bruits m'ont mené à circonférence... qu'ils attaquent l'honneur de ma cousine... je me suis hâté d'accourir pour te prouver la fausseté.

CÉLESTINE. Eh! mon ami, ta présence ne fera que des confirmer, ces bruits!

CHARLES. Ma sœur, le coupable s'enfuit... l'innocent reste.

DUBREUIL. Quand on vient de soi-même s'offrir au coup qui vous menace, c'est que la conscience ne vous reproche rien.

CHARLES. Rien, ma mère, rien.

M^{ME} LAROCHE. Dieu le veuille!

CHARLES. Je suis prêt à lui rendre compte de toutes les actions de ma vie... jamais la pensée d'un crime n'est entrée dans le cœur de votre fils...

DUBREUIL. Charles, il y a dans votre démarche une loyauté que j'approuve et une imprudence que je blâme.

CHARLES. La prudence est souvent lâcheté.

DUBREUIL. Innocent ou non, du moment que vous serez accusé par le général... on vous arrêtera... Avant qu'on ait commencé l'instruction de votre affaire... il s'écoulera six mois peut-être, six mois de prison... pour un coupable, ce n'est rien... mais pour un innocent!

M^{ME} LAROCHE. Six mois de prison!

DUBREUIL. Au bout desquels on pourra vous dire : Monsieur, nous sommes bien fâchés, vous êtes malade, vous êtes ruiné, mais vous êtes innocent. Serrez-vous aussi utile à votre cousine emprisonnée que libre? non... je dis plus : votre présence en ces lieux lui sera funeste. Le général, qui hésitera peut-être à accuser sa femme quand elle sera seule... n'hésitera plus quand il pourra vous atteindre... et, sans le vouloir, vous aurez contribué à perdre celle que vous voulez sauver...

CÉLESTINE. Oui, mon frère... oui... M. Dubreuil a raison.

EULALIE. Cédex, Charles... cédex... eh! ne sera-t-il pas toujours temps de vous exposer?..

CHARLES. Fuir, c'est m'avouer coupable.

DUBREUIL. Moi, l'ami du général... je vous offre à Paris ma maison pour retraite... c'est presque un verdict d'acquiescement.

TOUS, se pressant autour de lui. Mon ami, mon fils, mon neveu, mon frère... cédex.

CHARLES, faisant un mouvement. Vous le voulez... vous l'exigez?..

SCENE A.

LES MÊMES, LE BARON, le bras en échappe, ETIENNE, LAQUAIS.

LE BARON, se plaçant à la porte. Vous ne sortirez pas!

TOUS. Ciel!

LE BARON, à Charles. Misérable assassin... tu crois par la fuite te dérober à ma vengeance... elle t'attendrait partout.

CHARLES. Monsieur, si le malheur a des droits... il ne donne à personne le privilège de la calomnie.

LE BARON. Te calomnier!... moi!

M^{ME} LAROCHE, passant devant Charles. C'est moi fils, entendez-vous?... je réponds de lui.

CÉLESTINE, l'entourant de ses bras. C'est mon frère, monsieur, il est innocent.

LE BARON, avec dédain à sa femme. Et vous aussi, n'est-ce pas, madame?

EULALIE, avec force. Je le jure devant Dieu.

LE BARON. C'est devant vos juges qu'il faudra le prouver

TOUS. Des juges!

LE BARON. C'est devant eux qu'il faudra démentir le témoignage accablant de cet homme. (Il montre le laquais. Mouvement.) Ah! il faut qu'un de nous deux meure pour que l'autre soit heureux! vous l'avez dit. (Mouvement.) Le matin vous demandiez ma mort... le soir vous me faisiez assassiner.

EULALIE, avec force. Non, non, vous ne le croyez pas.

DUBREUIL, avec beaucoup d'énergie. Elle a raison, tu ne le crois pas... rien, dans la conduite de ta femme, n'autorise une pareille accusation.

LE GÉNÉRAL, à Dubreuil. Fais-toi l'avocat du meurtre, de l'adultère.

CHARLES, avec noblesse. Eh bien! oui, je ne crains pas de l'avouer publiquement, je suis coupable, et sur moi seul doit retomber toute votre colère, toute votre vengeance...

M^{ME} LAROCHE. Mon fils!

CHARLES. J'aime ma cousine... j'ai cherché à m'en faire aimer... pour y parvenir, j'ai employé tous les moyens que la passion a pu me suggérer... et tous mes soins n'ont abouti qu'à faire éclater la pureté de son âme et la noblesse de ses sentiments... Malgré mes prières, les preuves multipliées de l'amour le plus pur... le plus sincère... Eulalie est restée fidèle à l'homme qui menace aujourd'hui la vie de cet ange!... je l'atteste sur l'honneur... sur ma vie... sur celle de ma mère!..

M^{me} LAROCHE, avec douleur. Ah! Charles!
LE GÉNÉRAL. Et pourquoi vous-êtes vous chargé d'une mission qui ne vous était pas confiée?

CHARLES. Moi!

LE GÉNÉRAL. Dans quel but aviez-vous corrompu un de mes domestiques qui vous rendait un compte fidèle... de mes actions?

CHARLES. Monsieur!... monsieur... ce-lui qui a dit...

LE GÉNÉRAL. Vos lettres... vos papiers sont maintenant sous les yeux de la justice.

Grand mouvement.

M^{me} LAROCHE. Vous avez dénoncé mon fils!

CHARLES. Ma mère!

M^{me} LAROCHE. Laisse-moi!

M^{me} GRANGER. Vous avez déshonoré ma fille!

LE GÉNÉRAL. J'ai fait ce que j'ai dû.

EULALIE. Ma mère... Charles vous l'a dit, nous sommes innocents.

M^{me} LAROCHE. Savez-vous, monsieur, que vous attaquez une famille qui a toujours marché tête levée?

DUBREUIL. Ah! tu vauds moins que je ne pensais... car, en rapportant ici les inénables extravagances, moi-même je n'y croyais pas... et tu n'as pas reculé devant l'épouvantable idée d'une publicité qui va te vouer au mépris!... au ridicule! te séparer de la femme que tu as aimée!

LE GÉNÉRAL. Point de pitié pour les coupables.

SCÈNE XI.

LES MÈRES, JACQUES.

JACQUES, en désordre, se jetant aux genoux du général. Grâce!... grâce pour les coupables!... les coupables!... c'est moi. c'est vous!...

TOUTS. Ciel!

LE GÉNÉRAL. Que dis-tu?

JACQUES. Ce sont vos ordres que j'ai exécutés.

LE GÉNÉRAL. Tais-toi...

Mouvement général.

JACQUES. Non, monsieur, non... je ne me tairai pas... vous avez voulu faire de moi un misérable, un assassin... Vous m'avez dit que des malfaiteurs avaient projeté de s'introduire chez vous... Dans l'obscurité, ayant entendu du bruit... j'ai tiré au hasard, bien plus dans l'intention d'effrayer les coupables que de les atteindre... et, quand j'ai su que c'était vous... ô mon Dieu! mon Dieu!... ah! j'ai perdu la tête...

j'ai couru... sans savoir où... je me voyais abandonné par vous-même... menacé... poursuivi... j'avais la prison... l'échafaud devant mes yeux... Dans mon désespoir... j'ai voulu me détruire... Dieu ne l'a pas permis... la Providence me réservait la grâce d'expier mon crime. (*Le général est affaibli, Étienne lui donne un siège, le général s'assied. Étienne sort.*) Au moment où j'allais me précipiter dans la rivière... un de vos domestiques est accouru au-devant de moi... il m'a appris que vos soupçons flétrissaient la plus digne, la plus respectable des femmes... il m'a montré la dénonciation qu'il allait porter lui-même au procureur du roi... ah! je n'ai pas été maître de moi!... à la vue de cette œuvre d'iniquité, de mensonge, j'ai terrassé, foulé aux pieds votre message, je lui ai arraché ce tissu de calomnies. (*Il se jette aux pieds du général.*) Ah! du moins si la justice vient ici, elle saura la vérité!

DUBREUIL. Brave homme!...

M^{me} LAROCHE. Dieu soit loué! vous n'avez que ce que vous méritez, Charles.

CHARLES. Ma mère!

M^{me} LAROCHE. D'après ce que vous venez d'avouer... si vous approchez de Paris de dix lieues, je ne vous verrai de ma vie.

CHARLES. Je vous le jure.

M^{me} LAROCHE. Partons et laissons là cet homme...

Ils sortent tous trois.

EULALIE, avec un cri déchirant. Vous m'ennuieriez, ma mère!... n'est-ce pas? je ne vous quitte plus...

M^{me} GRANGER, la pressant sur son sein. Oui, nous t'ennuierons... tu ne nous quitteras jamais.

GRANGER. Jamais...

M^{me} GRANGER. Et si monsieur tentait de t'arracher des bras de ta mère, nous avons des lois qui ne lui permettront pas de se saisir sa victime.

Ils sortent tous les trois.

JACQUES. Général, vous pouvez chercher un autre jardinier.

Il sort.

LE GÉNÉRAL. Et lui aussi!

DUBREUIL. Tout le monde te quitte, t'abandonne; je te reste seul pour te plaindre, pour te consoler. (*Dubreuil lui tend la main, le général se jette dans ses bras.*) Crois-moi, l'amitié est le lot des vieillards... l'amour n'appartient qu'à la jeunesse.

FIN.

76743

PARIS. — IMPRIMERIE DE V. DONDÈRE-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, AU MARAIS.

N.º d'Inventi

1582